

AGNÈS RICHOMME

23

SAINT LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT



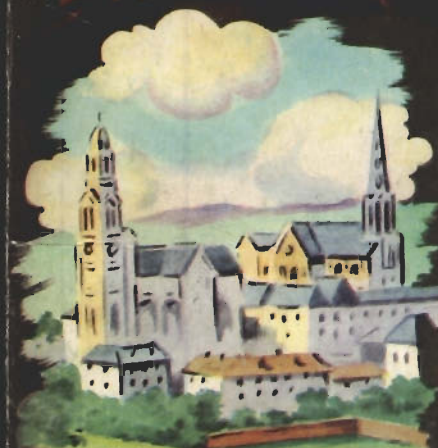
MONTFORT-SUR-MEU



LA ROCHELLE



PONT-CHATEAU



ST-LAURENT-S/SEVRE



Robert
Ribot

•

Ce n'était pas un homme ordinaire. C'était un fou de Dieu. Il aimait beaucoup aussi les hommes, les pauvres surtout. Il a vécu ou plutôt brûlé sa vie comme une torche. Il est mort à 43 ans. Mais un tel ami de Dieu et des hommes peut-il mourir?

Comment vivrait-il aujourd'hui? De peu de choses et très simplement. Que ferait-il? On le trouverait sans doute à l'église mais aussi parlant de Dieu et de l'Évangile sur un trottoir ou à un carrefour de rue. On le verrait bien, parcourant des coins de campagne sans prêtres, rappelant à la population le sens et les engagements du baptême. Peut-être marchant avec des jeunes et des moins jeunes vers quelque lieu de pèlerinage en chantant et en priant. Il serait à l'aise au milieu des migrants, engagé pour quelque temps dans un asile de nuit, aumônier d'hôpital. Sans doute que de temps en temps, il aimerait laisser tout cela pour s'en aller faire retraite en quelque monastère ou quelque coin retiré de la campagne ou de la montagne.

En fait, près de 300 ans nous séparent de lui. Tu verras, en lisant sa vie, que son monde était bien différent du nôtre. Pourtant, Louis-Marie de Montfort nous parle encore aujourd'hui. C'est un témoin, un prophète. Son cœur est plein de l'amour de Dieu.

Il a surtout compris combien Dieu notre Père nous aime et comment, pour nous faire sentir son amour, Il nous a envoyé Jésus. Jésus c'est Dieu tout proche de nous, homme comme nous. Montfort découvre à partir de là la grande place de Marie, la mère de Jésus, la mère des chrétiens. Il aime la prier pour aller à Jésus. Il est frappé en voyant tout ce que Jésus a souffert pour être fidèle à sa mission et combien il a aimé tout le monde, les petits, les pauvres, les pécheurs surtout. Louis-Marie prêchera souvent là-dessus. Il écrit aussi des livres et des cantiques pour aider ceux qui l'écoutent à vivre et à prier.

Tout cela est tellement important pour lui qu'il sent que Dieu l'appelle à laisser après lui des disciples, des hommes et des femmes qui continuent à vivre et à annoncer l'Évangile comme lui. Ils sont très peu au moment de sa mort. Quelques Sœurs pour l'éducation des enfants pauvres et le soin des malades; il a voulu qu'elles s'appellent les Filles de la Sagesse. Elles sont environ 3 500 aujourd'hui. Quelques hommes l'ont déjà accompagné et aidé au cours de ses missions. Souvent ils ne sont pas prêtres; il les appelle frères. Aujourd'hui, les Montfortains ou missionnaires de la Compagnie de Marie (prêtres et non prêtres) sont environ 1 300. Dans la lignée des premiers frères qui accompagnaient Montfort et ses successeurs, faisant le catéchisme et l'école aux enfants pauvres, les Frères de Saint Gabriel, constitués en congrégation autonome par le Père Gabriel Deshayes, sont aussi les disciples de ce grand apôtre du début du 18^e siècle. Ils sont environ 1 350 aujourd'hui.

Il n'est donc pas mort, c'est vrai. Son esprit, sa mission continuent par ses disciples et bien d'autres groupes et mouvements qui se réclament de lui, en France et un peu partout dans le monde.

Une belle histoire, une belle vie en effet que celle de Saint Louis-Marie de Montfort.

Prends et lis. Tu trouveras lumière et force pour mieux vivre ce que Jésus attend de toi : aimer et servir aujourd'hui Dieu notre Père et tes frères les hommes.

A l'attention des lecteurs : Cette présente publication est la réédition d'un Fascicule publié en 1955. Quelques très minimes corrections ont été apportées au texte, les images n'ont pas été retouchées. La plupart des corrections ont été faites avec un souci d'exactitude historique, parfois simplement en fonction des changements survenus dans l'habillement des Filles de la Sagesse, des Frères de Saint Gabriel, et des Missionnaires Montfortains. De ce fait, il y a un léger décalage entre l'image et la réalité actuelle.



1 Saint-Laurent-sur-Sèvre. Une petite ville comme beaucoup d'autres ? Non, une petite ville très particulière et qu'on ne peut guère comparer à d'autres.

Une ville qui semble comme recueillie dans la contemplation de ce qui s'est passé chez elle. Une ville où l'on respire un air plus léger, où vibre à tout instant la sonnerie de quelque cloche, un air où semble flotter toujours un Ave Maria.

Saint-Laurent-sur-Sèvre ? Une ville sainte.



2 Le voyageur qui ne saurait rien serait surpris de voir s'élever vers le ciel, de ce bourg vendéen, plusieurs clochers. Celui de l'église paroissiale, d'abord, qui a la solennité d'une basilique. Puis la fine pointe ajourée qui domine et signale au loin l'admirable chapelle de la Maison-Mère de ces chères Sœurs jadis en habit gris et cornette blanche, qu'on rencontre partout où il y a à soulager, à instruire, à aimer, et qu'on appelle les Filles de la Sagesse.



3 Une tour carrée de fort belle allure, constituant le centre et vraiment l'âme d'un harmonieux ensemble de bâtiments groupés sous le vocable de « Pensionnat Saint-Gabriel ». Là, onze cents garçons se préparent à leur vie d'homme, instruits et guidés par des maîtres qui les comprennent et qu'ils aiment : les Frères de Saint-Gabriel.

Ces religieux, qui se distinguaient jadis par leur rabat bleu et blanc, sont familièrement connus dans les paroisses, les pensionnats et les institutions de sourds-muets et d'aveugles.



4 D'une colline avoisinante on découvre encore un autre clocher et une grande et massive maison qui est celle des Pères et des Frères de la Compagnie de Marie. On les appelle aussi « Missionnaires Montfortains ». Et voilà qui nous explique cet aspect spécial de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

C'est là en effet qu'est venu mourir, en plein travail missionnaire, un homme extraordinaire encore que très simple, un homme qui a fait de toute sa vie un don total et sans cesse renouvelé à Jésus par Marie, un homme qui a converti par sa parole et par son exemple des milliers de ses semblables : saint Louis-Marie Grignon de Montfort.



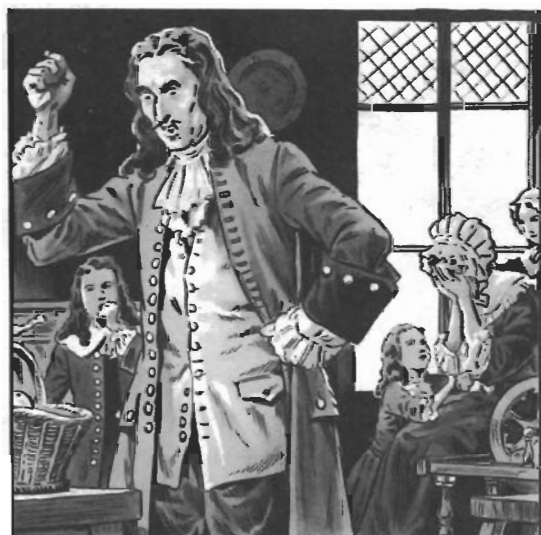
5 C'est à cause de cet homme, de ce saint, que la tranquille petite ville de Saint-Laurent voit déferler vers elle de grands pèlerinages, qui viennent de toute la France et aussi de l'étranger.

C'est à cause de lui que se sont fixés à Saint-Laurent (pour rayonner de là dans le monde entier), ceux qui le font revivre dans les formes d'apostolat qui lui furent si chères : les Missionnaires Montfortains, les Filles de la Sagesse, et plus tard les Frères de Saint-Gabriel, autrefois dits du Saint-Esprit.



6 Si la Vendée possède son tombeau, Louis Grignion est né en Bretagne, à Montfort-sur-Meu, le 31 janvier 1673. Ses parents avaient perdu peu de temps auparavant leur premier enfant, mort à cinq mois. Louis sera donc l'aîné de cette nombreuse famille qui comprendra en tout huit garçons et dix filles.

Son père est avocat au bailliage de Montfort, profession qui ne lui procure pas les ressources nécessaires pour son foyer.



7 il devra bientôt s'installer à la campagne, où du moins les produits de la terre aideront toute la maisonnée à vivre. De tempérament coléreux et violent, Jean-Baptiste Grignion n'est pas un père commode, et le petit Louis verra souvent pleurer sa chère maman.

Celle-ci, qui s'appelait Jeanne, élevait ses enfants du mieux qu'elle pouvait, malgré toutes les difficultés causées par la pauvreté où l'on se débattait souvent.



8 Louis naissait dans un foyer chrétien, et c'est dès le lendemain de sa naissance qu'on le porte à l'église Saint-Jean, sa paroisse, où le baptême le fait fils de Dieu.

On le met rapidement en nourrice chez « la mère André », une bonne fermière des environs. De ses débuts dans la vie en pleine campagne, Louis gardera l'amour de la nature et de la solitude où l'on trouve plus facilement le Seigneur que dans le tumulte des villes.



9 Cet attrait se développera lorsque, avec tous les siens, il habitera bientôt cette maison du « Bois-Marquer », sur la paroisse d'Iffendic, où la famille Grignon se transportera.

C'est son propre père qui lui donna, semblait-il, les premiers éléments d'instruction. Et dès ce moment, Louis apparaît comme un enfant spécialement doué et très courageux. Il étudie avec une grande ardeur et manifeste beaucoup d'intelligence.



10 Surtout, on voit déjà en lui les signes de ce qui sera vraiment la marque de sa vie : un esprit missionnaire très développé.

Même lorsque, tout petit encore, il s'essaye à consoler sa maman des vivacités paternelles il le fait avec des paroles et des arguments qu'on n'aurait pas attendus d'un si jeune enfant, et qui montrent que déjà, comme dit un de ses biographes, « l'esprit de Dieu même les lui mettait dans la bouche ».



11 Il aime ses parents, surtout sa mère. Il aime aussi tendrement ses frères et sœurs, surtout Louise-Guyonne. Il l'entraîne parfois à l'écart pour dire avec elle le chapelet. Et si la petite hésite un peu à laisser ses jeux, il lui fait de petits cadeaux pour la décider, et lui dit d'un ton convaincant : « Vous (1) serez toute belle et tout le monde vous aimera, si vous aimez bien le Bon Dieu. » C'est déjà l'apôtre, le missionnaire, qui parle.

(1) A cette époque, même les frères et sœurs ne se tutoyaient pas.



12 Ce n'est pas au cours des années qu'il acquerra envers la sainte Vierge cet amour extraordinaire qui le place dans les tout premiers rangs des amis de Notre Dame. C'est dès son enfance que le cœur de Louis est comme naturellement tourné vers Marie. Tout ce qui parle d'elle : récits, statues au coin des rues, pèlerinages, le ravit.

Il a déjà, tout jeune, l'habitude d'appeler Notre Dame sa mère, sa « bonne mère ». Et c'est pour tout de bon qu'il la traite ainsi.



13 Il ne la prie pas seulement à des moments déterminés, il la rend comme présente à toute sa vie, à tout ce qu'il pense et fait. Il s'adresse à elle avec une simplicité enfantine, lui demandant vraiment tout ce dont il a besoin, dans le domaine temporel comme dans le spirituel.

Mais plus que cela : il parle d'elle sans cesse à ses frères et sœurs ; il est pour tous un chef qui entraîne, par sa parole et par son exemple, vers Jésus par Marie.



14 Louis a douze ans. C'est le moment des études sérieuses. Il entre en sixième au Collège de Rennes, et prend pension chez un de ses oncles, vicaire à la paroisse Saint-Sauveur. Ce collège était très important ; il comptait environ trois mille élèves.

Aussitôt Louis se classe en tête, car c'est un travailleur acharné. Encore enfant il avait pris l'habitude de la lutte contre tout ce qui peut entraver son désir de perfection. Cette lutte, il la mènera toute sa vie avec une énergie indomptable.



15 Les étudiants de cette immense école sont bien divers ; il y a de tout... et peut-être plus de mauvais que de bon. Si l'on veut se garder pur et fort, il faut du courage. Louis n'en manque pas. Surtout, il a une confiance sans bornes envers « sa bonne Mère », et celle-ci lui inspire intérieurement toute sa conduite.

Louis voit un jour un camarade pauvre, en guenilles, malmené et moqué par une bande de mauvais garçons. Sans souci des railleries il se déclare son ami.

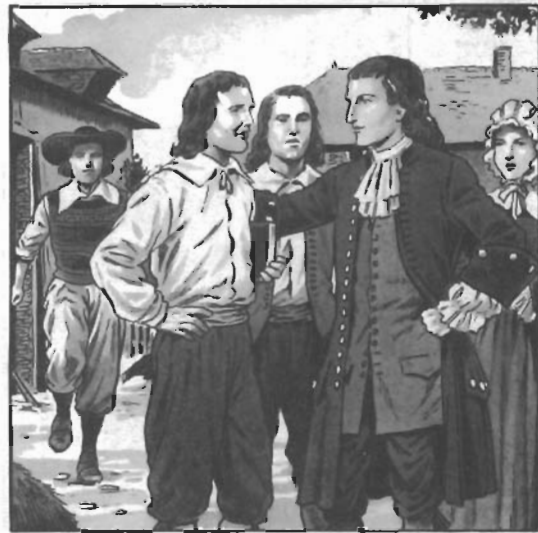


16 Puis une idée lui vient : tous ces élèves riches qui se moquent du pauvre, qu'ils l'aident plutôt ! Et Louis leur tend la main pour le malheureux. Avec ce qu'il récolte le voilà chez le tailleur : « Voici mon frère et le vôtre, dit-il au marchand ; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir ; si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste ! » Bien sûr que ce n'est pas suffisant ; mais le drapier, subjugué, accepte la pauvre somme contre un habit pour l'élève déguenillé.



17 Pendant cinq ans, Louis poursuit ses études en habitant chez son oncle. En 1690, toute la famille Grignon vient s'installer à Rennes pour que les autres enfants puissent aussi être instruits. Louis devient le répétiteur de ses frères plus jeunes.

Et l'époque des vacances ramène la joyeuse bande au Bois Marquer, où l'on a de si bons souvenirs et où l'on peut s'ébattre en toute liberté. Louis y retrouve avec joie ses coins de solitude pour l'étude et la prière.



18 Il y retrouve aussi, devenus grands, les voisins qu'il groupait autour de lui étant enfant, pour leur faire le catéchisme et réciter avec eux le chapelet.

Lui-même est un jeune homme maintenant. Mais son sérieux et sa piété augmentent chaque jour. A sa confirmation, il a voulu ajouter à son nom celui de Marie. Plus tard, comme saint Louis qui aimait se dire Louis de Poissy en souvenir du lieu de son baptême, Louis Grignon se dira volontiers « de Montfort ». C'est le nom qui lui restera pour la postérité.



19 Au collège de Rennes, il se fit deux vrais amis, qui lui resteront très attachés. Jean-Baptiste Blain le suivra bientôt à Saint-Sulpice. Plus tard, il écrira la vie de Louis-Marie (ainsi d'ailleurs que celle de saint Jean-Baptiste de La Salle). Claude Poullard des Places fondera la congrégation des Pères du Saint-Esprit.

En attendant, au milieu de leurs camarades, ils forment un sympathique trio et s'entraînent mutuellement. Ensemble ils prient. Ensemble ils visitent les malades.



20 Car il existe déjà, parmi les étudiants, des petits groupes qui consacrent volontiers une partie de leurs loisirs à la charité. Que ce soit à l'hôpital Saint-Yves ou dans leurs misérables demeures, les malades aiment voir arriver ces grands jeunes gens pleins de vie qui leur apportent, avec de petites douceurs, le meilleur de leur cœur. C'est pour eux un rayon de soleil qui les réchauffe. Et toujours Louis-Marie leur lit et commente l'Evangile, leur parle de la sainte Vierge et prie avec eux.

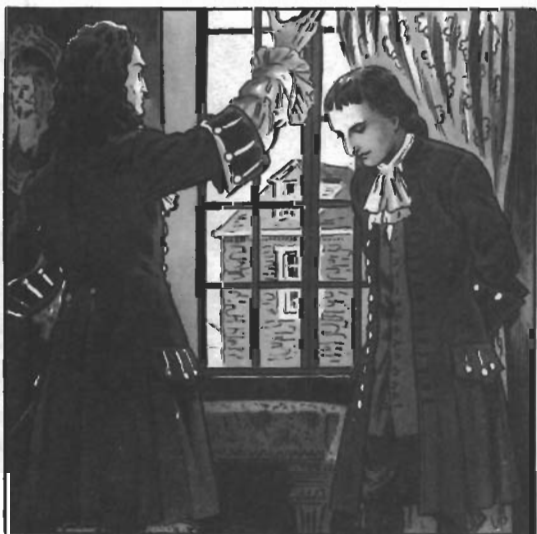


21 Mme Grignion, en visite à l'hôpital, y reconnaît un jour une pauvre femme.

« Qui donc vous a placée là ? lui demande-t-elle.

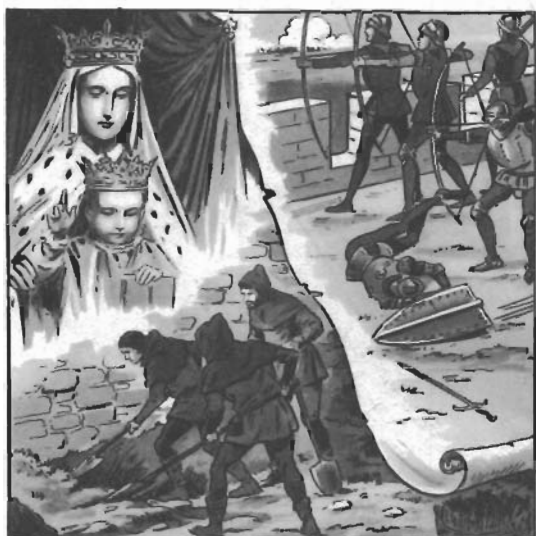
— C'est votre fils, Madame, qui m'a procuré l'entrée ici et qui m'a fait apporter dans une chaise. »

Comment le cœur de la maman ne serait-il pas heureux de constater ainsi la charité de son grand fils ?



23 Mais plus le temps s'écoule, plus il désire se consacrer totalement à Dieu en étant prêtre.

Peut-être M. Grignion avait-il souhaité que son fils lui succédât ? Toujours est-il que Louis subit quelquefois de violentes scènes où son père se montre très dur. L'étudiant, après avoir pris sur lui de toutes ses forces pour ne pas répondre à ce père trop coléreux, se réfugie dans une prière plus fervente et aussi dans la pénitence volontaire.



22 Il y a, dans l'église Saint-Sauveur, une statue appelée Notre-Dame des Miracles. On dit que pendant la guerre de Cent Ans, alors que la ville était assiégée, les cloches soudain se mirent en branle à minuit. Stupéfaits, les habitants accourent ; la statue s'illumine, lève les mains, désigne un endroit. On creuse et l'on découvre une mine placée par l'assiégeant. Forts de ce miracle, les assiégés attaquent et délivrent leur ville.

Louis-Marie, qui passe chaque jour devant Saint-Sauveur, ne manque jamais d'entrer pour saluer à la fois le Seigneur et Notre-Dame des Miracles.



24 Louis-Marie triompha de son père par la douceur : il sera prêtre. Et comme une bonne personne amie de la famille lui fait espérer une bourse pour le séminaire Saint-Sulpice à Paris, la décision est aussitôt prise : il ira à Paris.

Il a vingt ans. Sa mère lui remet un baluchon contenant un habit de rechange et un peu de linge ; elle lui glisse dans la main dix écus ; et Louis-Marie prend la route, sans savoir qu'il inaugure ainsi une série de voyages — toujours à pied bien sûr — qui ne s'achèvera qu'avec sa mort.



25 C'est dur quand même de quitter les siens pour des années, et Louis-Marie ressent un pincement au cœur. C'en est fait de la vie familiale... Réagissant contre l'émotion qui l'étreint, il serre fort son chapelet dans sa main et se met à chanter.

Au premier carrefour, il rencontre un malheureux en guenilles. Il lui donne son habit de rechange et son linge. Allégé, il continue d'un pas plus alerte. Mais voici un second pauvre. Il ne peut le laisser passer sans lui faire la charité.



27 Et il le suivra maintenant jusqu'à la mort, la main dans la main de la très sainte Vierge Marie.

Mais Paris est loin, et Louis-Marie bientôt a faim. Comme un vrai pauvre qu'il est devenu, il mendie son pain. Et le soir, il s'étend dans un coin de grange ou sous un auvent au hasard du chemin.

Ainsi, jour après jour, il avance, chantant et disant le chapelet tour à tour. Ses pieds sont bientôt enflés, meurtris. Mais il chante toujours.



26 Aussitôt, il lui tend ses dix écus. Et la joie grandit en lui. Encore quelques kilomètres et c'est une troisième rencontre... Cette fois il n'a plus rien. Mais si : son propre vêtement en bon état, qu'il échange contre les guenilles du clochard.

Ayant vraiment tout donné, il est rempli d'allégresse. Tombant à genoux, il fait le vœu de ne jamais rien posséder. Il peut suivre Jésus, ayant, comme dit l'Evangile, « tout quitté ».



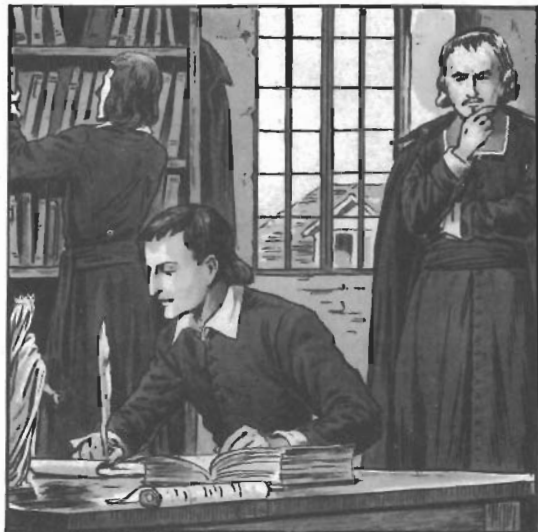
28 Voici la pluie qui le transperce, le vent qui le glace. Il chante toujours. Et tandis que son corps peine et souffre, la sainte Vierge se fait si douce et maternelle avec lui que son âme en déborde de joie.

Il est tout de même, apparemment, en assez piteux état lorsqu'il arrive aux abords de la capitale. Il y a dix jours qu'il a quitté Rennes. Trempe, boueux, amaigri, grelottant dans ses haillons, il ne trouve abri que dans une écurie.

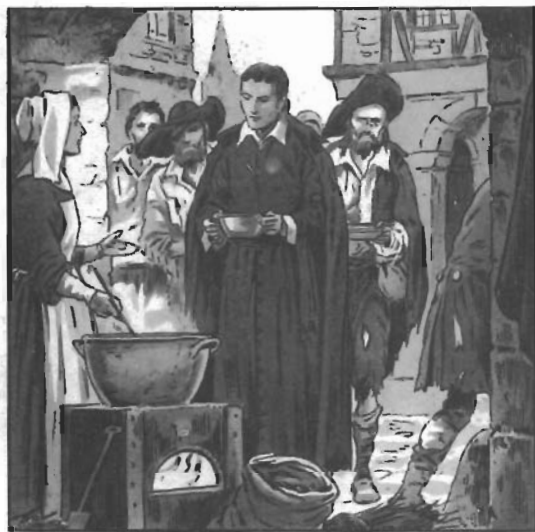


29 Quand il se présente le lendemain devant la bonne personne qui doit lui procurer la bourse pour le séminaire, celle-ci a de la peine à reconnaître dans ce mendiant le distingué jeune homme vu à Rennes. Le trouvant trop original, elle hésite à le faire entrer à Saint-Sulpice et le place dans un séminaire pour les pauvres, où il bénéficiera d'ailleurs des mêmes cours.

Louis-Marie en est très heureux : ce qui compte seulement pour lui, c'est sa préparation au sacerdoce.



30 Le Supérieur se rend vite compte que son nouvel élève est un saint ; il l'encourage dans sa dévotion à Marie et dans son esprit de pénitence. En fait de mortification, Louis-Marie peut donc s'en donner à cœur joie. Et de toutes les manières. Mais en commençant par la principale qui est d'accomplir parfaitement son devoir d'état. Travailleur acharné comme il l'était déjà à Rennes, il fait des progrès étonnants et devient très vite le plus brillant dans tous les domaines.



31 La famine survient en 1693. Même le prix de sa modeste pension au séminaire des pauvres est difficilement payé par la bienfaitrice de Louis-Marie. Les jeunes gens souffrent de la faim. Le Supérieur ne sait comment les nourrir.

Une écuelle à la main, Louis-Marie s'en va se mettre à la queue des mendiants auxquels on fait, au coin des rues, des distributions de soupe.

Et il trouve souvent le moyen de partager encore sa maigre portion avec plus misérable que lui.



32 Sa mère ayant deviné qu'il en a besoin, lui envoie un jour une soutane neuve. Il la donne aussitôt à un prêtre. Pourtant la sienne est en lambeaux. Il remet trente sous à un confrère pour lui en acheter une d'occasion. « Vous voulez rire ! s'écrie l'autre, il faut au moins deux pistoles ! — Eh bien ! si le marchand refuse, donnez les trente sous à un pauvre... »

C'est ce qui arriva. Mais quand il revint les mains vides vers Montfort, le confrère apprit que pendant ce temps « quelqu'un lui avait apporté deux pistoles », juste le prix d'une soutane d'occasion.



33 La famine continuant, Louis-Marie accepte de veiller les morts pour gagner quelques sous. Sa pension en effet n'est plus du tout payée, et le Supérieur serait en droit de le renvoyer.

« Que seriez-vous devenu, lui dit-on plus tard, si M. de La Barmondière vous avait renvoyé ?

— Je n'y ai jamais songé, répondit-il, tout mon appui est sur Dieu. »

Le Bon Dieu répondait à tant de filiale confiance par des grâces de plus en plus nombreuses.



35 Il a heureusement une très bonne santé et beaucoup de vitalité. Il est même doué d'une grande force. Il soulève facilement des fardeaux très pesants, à l'admiration de ses camarades qui l'aiment bien.

Car s'il est si dur pour lui-même, il est toute charité pour les autres. Comme son Supérieur lui demande de se mêler à la joie de tous, dans les récréations, il recueille les bons mots et les calembours qui font rire et s'efforce d'avoir une conversation « gaie et amusante ».



34 Voilà donc notre séminariste s'en allant, trois ou quatre fois par semaine, passer la nuit à veiller les morts. Cela durait huit heures, que Louis-Marie organise ainsi : les quatre premières heures il prie, à genoux près du mort, si profondément entré en oraison qu'il ne bouge même pas.

Les deux heures suivantes, il fait une lecture spirituelle. Les deux dernières heures, il étudie ses cours.

Puis, comme si de rien n'était, il rentre au séminaire pour commencer sa journée normale.



36 Son application héroïque et sa vie de mortification extrême eurent raison de sa santé. Le voilà malade et transporté à l'hôpital. Pâle, n'ayant plus qu'un souffle de vie, il murmure sans arrêt des Ave Maria. Son épuisement est tel qu'on s'attend à le voir mourir.

Mais il annonce tout à coup lui-même qu'il va guérir bientôt. En effet, quelques jours après, il rentre au séminaire où il reprend ses études et son genre de vie. Il ajoute même à son travail une formation artistique qui plus tard lui servira beaucoup.



37 Déjà, à Rennes, il avait manifesté des dons réels pour le dessin, la peinture et même la sculpture. Avec le travail, ces dons se développeront. Et l'on conserve encore, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (chez ses chères Filles de la Sagesse) et ailleurs, certaines statues de Notre Dame qui sortirent de ses mains.

Notre Dame ! Elle est chaque jour plus sa mère et l'objet de toute sa tendresse. Aussi, est-ce une grande joie pour lui de prendre la route de Chartres, tout le séminaire l'ayant désigné pour accomplir avec un confrère le pèlerinage traditionnel.



39 A ce moment-là, Louis-Marie est enfin au vrai séminaire Saint-Sulpice. Il en profite pour lire beaucoup. Le titre d'un livre l'attire spécialement. C'est « Le saint Esclavage de l'admirable Mère de Dieu ». Dans cette fin du XVII^e siècle, le terme d'esclavage n'avait pas l'aspect vieilli qu'il peut présenter de nos jours.

Être « esclave » de Marie, c'est la forte expression qui traduit pour Montfort l'hommage spécial qu'il veut rendre à la Reine des cœurs. Il en parle à plusieurs camarades, avec qui il forme une petite association dont les membres se vouent spécialement à Notre Dame afin de mieux aller, par elle, à Jésus.



38 Devançant Péguy, devançant les longues cohortes d'étudiants qui, à chaque Pentecôte, perpétuent le geste, Louis-Marie, routier de Notre Dame, arpente les chemins qui, à travers la plate Beauce, mènent à « la flèche irréprochable ».

Devant Notre-Dame-sous-Terre, il passe la journée, comme ravi en extase. Et il repart de Chartres plus fort, plus décidé à devenir, façonné par les mains de Marie, un vrai prêtre du Seigneur.

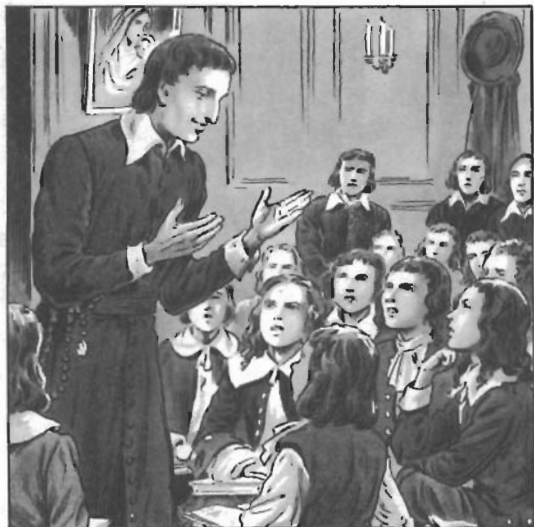
Car l'heure du sacerdoce sonnera bientôt pour lui.



40 De plus en plus il s'instruit. Cela lui est d'autant plus facile qu'il a été nommé bibliothécaire du séminaire.

Toujours accueillant et souriant, il remplit ce rôle à la satisfaction générale. Et il prend pour son compte de nombreuses notes qui faciliteront, plus tard, son travail de missionnaire et d'écrivain spirituel.

Il n'oublie pas pour autant sa famille, qui se débat toujours dans les soucis d'argent. Trois de ses sœurs peuvent entrer à l'abbaye de Fontevault par son intermédiaire.



41 Les enfants l'ont toujours attiré. Chargé du catéchisme à la paroisse Saint-Sulpice, il les captive par la manière vivante dont il les instruit. Plusieurs camarades séminaristes étant allés un jour à ce catéchisme — dans la pensée malicieuse de pouvoir se moquer de lui ensuite — sont si « accrochés » par la façon dont il explique et surtout par la flamme qu'on sent en lui que bientôt, bouleversés, ils doivent sortir précipitamment, les larmes aux yeux.

Toute sa vie, aux petits comme aux grands, Montfort fera le catéchisme.



43 C'est le 5 juin 1700 qu'il est ordonné prêtre. Il a vingt-sept ans.

Il dit sa première messe à l'autel de la sainte Vierge dans l'église Saint-Sulpice, autel qu'il avait la charge d'entretenir et de décorer depuis quelque temps déjà.

Sa manière de célébrer le saint Sacrifice fit une grande impression. Un des assistants prononcera déjà le mot qui sera répété bien des fois plus tard : Louis-Marie de Montfort avait l'air d'un ange à l'autel.



42 Il se prépare au sacerdoce par des efforts toujours plus grands. Avidé de charité et de pénitence, il reçoit avec un sourire les moqueries de ceux que sa sainteté rend envieux et méchants. Toujours il cherche à réconcilier.

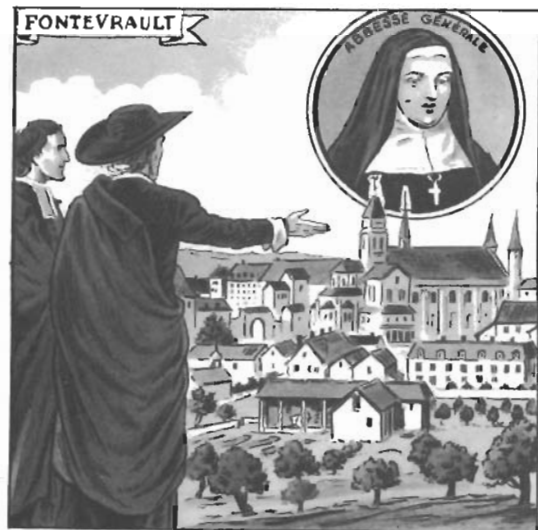
C'est ainsi qu'on le voit, sans souci de sa propre sécurité, se jeter un jour entre deux jeunes gens qui dégainent leur épée, prêts à se battre en duel dans la rue. Il est si éloquent que les deux adversaires, renonçant à leur discorde, se pardonnent mutuellement.



44 Le voilà donc enfin prêtre du Seigneur, brûlant de le faire connaître et aimer de tous ceux qui L'ignorent encore. Il pense aux missions lointaines, et spécialement à cette grande terre du Canada qui a tant besoin de dévouement. Il demande à ses Supérieurs de Saint-Sulpice de l'envoyer là-bas, mais des difficultés ne le permettent pas.

Que fera-t-il donc ?

Il fait la connaissance d'un prêtre qui a groupé, pour le diocèse de Nantes, quelques missionnaires dont le travail consiste à prêcher de village en village.



45 Voilà donc Louis-Marie parti avec ce bon M. Lévêque. Il s'arrête au monastère de Fontevault pour revoir ses sœurs ravies de sa visite. Arrivé dans la maison Saint-Clément de Nantes, il trouve une situation bien embrouillée et un grand désordre. Il voit bien ce qu'il faudrait faire, mais son humilité ne lui permet pas de se poser en réformateur. Déjà, il demande à Dieu « une petite et pauvre compagnie de bons prêtres... pour aller, d'une manière pauvre et simple, faire le catéchisme aux pauvres de la campagne et exciter les pécheurs à la dévotion à la sainte Vierge ».



46 Il ne reste donc que peu de temps dans cette maison mal organisée de Nantes, d'autant que la bienfaitrice de ses sœurs l'invite à la prise d'Habit de l'une d'elles, à Fontevault.

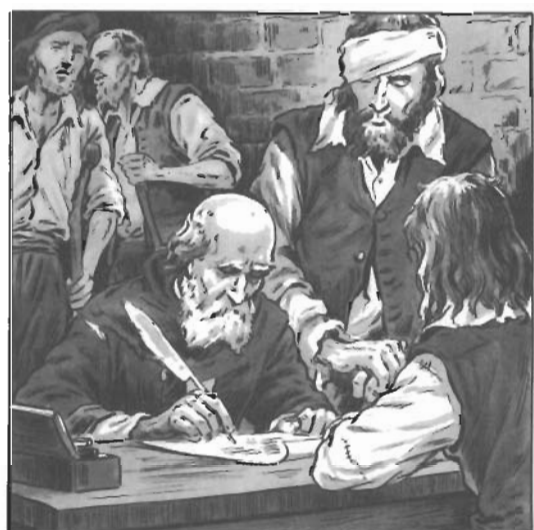
Ayant beaucoup d'estime pour le jeune prêtre, cette dame veut lui procurer une situation intéressante de chanoine. Louis-Marie s'en défend avec vivacité. Il veut rester pauvre.

Elle lui conseille alors d'aller se mettre à la disposition de l'évêque de Poitiers ; Montfort suit ce conseil. Mais avant d'entrer à l'évêché, il va servir les pauvres à l'hôpital.



47 Là, pendant quatre heures, il reste en prière à la chapelle, au grand émerveillement des « pauvres » qui le regardent. (Les hôpitaux d'alors servaient autant de refuge aux malheureux sans logis qu'au soin des malades).

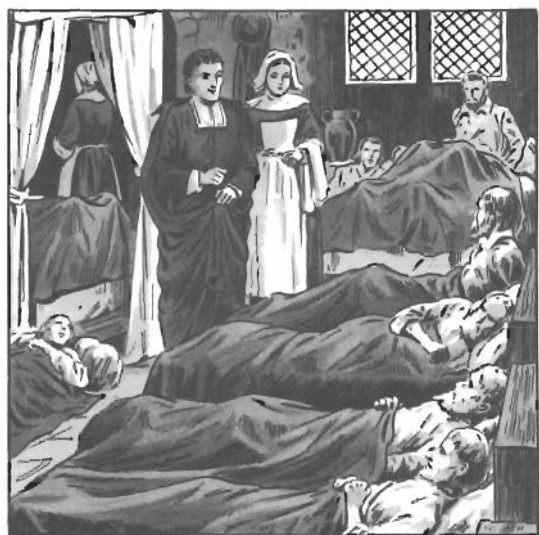
Voyant ce saint jeune prêtre misérablement vêtu, les voilà qui se cotisent entre eux pour lui remettre une petite offrande. Et l'idée leur vient de le demander comme aumônier. Ils sentent dans leur cœur qu'ils trouveraient en lui un père.



48 Aussitôt dit, aussitôt fait. L'un d'eux, qui sait écrire, rédige une belle lettre pour Monseigneur.

Et c'est comme cela que Louis-Marie, qui venait demander à l'évêque de Poitiers un poste de missionnaire ambulant, se voit au contraire nommé Aumônier résident de l'hôpital.

Habitué de dire toujours « oui » à Dieu qui parle par les événements de tous les jours, et par son évêque, il se donne de tout son cœur à cette « mission » inattendue mais bien attachante aussi.



49 Il y a tant à faire, dans les hôpitaux de ce temps-là, simplement pour que les malheureux le soient un peu moins ! Quand on a vu le film « Monsieur Vincent », on a une petite idée de ce que pouvaient être ces refuges surpeuplés de gueux qui couchaient, même malades, à plusieurs dans un même lit, où l'hygiène était inexistante et la nourriture bien souvent absente. C'était la période des famines régulières, et les pauvres de l'hôpital de Poitiers n'avaient pas tous les jours le croûton de pain noir qui constituait toute leur nourriture.



50 Là aussi, il y avait à mettre de l'ordre. Et c'est à quoi s'emploie tout de suite l'Aumônier. Payant de sa personne, n'hésitant jamais à penser lui-même un malade couvert de plaies ulcérées, il essaye en même temps de réorganiser ce qui ne va pas.

Il insiste pour que les pauvres mangent assis à une table tous ensemble, et non séparément n'importe où comme cela se faisait. Et il leur fait donner une soupe chaude à chaque repas. On devine la joie et l'attachement de ces malheureux pour leur dévoué Aumônier.



51 Mais comme toujours, la jalousie, l'envie, la méchanceté se dressent contre lui. Les responsables du désordre précédent unissent leurs efforts et n'hésitent pas à aller jusqu'à la calomnie pour se débarrasser de lui.

On se plaint à l'évêque ; on crée tant et tant de difficultés à Louis-Marie que celui-ci doit bientôt se retirer. Même quelques-uns de ces pauvres auxquels il s'est dévoué — ceux à qui il reprochait leur ivrognerie et leur mauvaise conduite — se sont ligués avec les mécontents pour le faire partir.



52 Il s'en va donc faire une retraite de huit jours chez les Jésuites, et il y est « rempli d'une grande confiance en Dieu et en sa sainte Mère... »

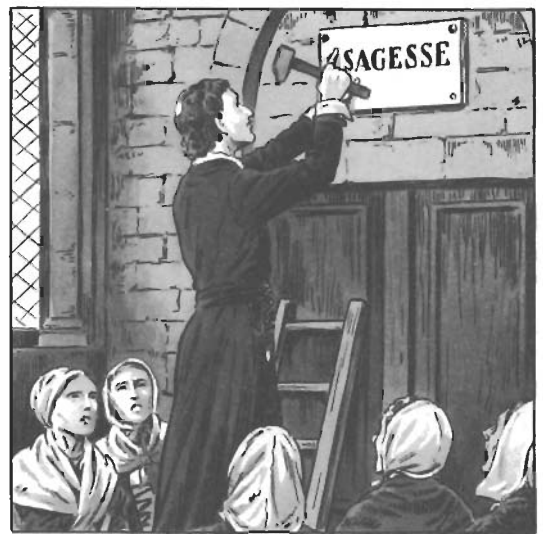
Dieu a des manières à Lui de répondre à cette confiance : il permet en effet que deux de ses principaux détracteurs meurent coup sur coup. La maladie s'est également abattue sur les pauvres de l'hôpital. Et puisqu'il y a à soigner et à consoler, on sera bien heureux de voir revenir le dévoué Aumônier.

Le feu continuera cependant de couvrir sous la cendre, et beaucoup lui chercheront encore des difficultés.



53 Seule, la grâce obtenue par la prière et une vie vraiment chrétienne lui apparaissent comme le remède à cette désolante situation.

Voilà donc notre Aumônier qui rêve à un groupe de femmes pieuses, capables de remonter le courant de l'égoïsme et du désordre. Mais où les prendre ? Parmi les pauvres pensionnaires elles-mêmes. Et c'est ainsi qu'il réunit quelques malheureuses, infirmes, malades, pauvres par le corps et les forces, mais riches d'une belle âme. A leur tête, comme supérieure, il met une aveugle !



54 Il leur fait donner une petite salle de réunion et cloue sur la porte un écriteau : « Sagesse ». Depuis longtemps en effet, les études et les méditations de Louis-Marie l'ont amené à approfondir cette vérité que Jésus, Fils de Dieu, c'est la Sagesse éternelle qui s'est incarnée.

Pour lui, acquérir la « sagesse » (à ce sens-là du mot) c'est, en somme, ce que saint Paul appelle « devenir un autre Christ ». Et il honore volontiers Notre Dame — il le fera de plus en plus désormais — comme « Mère de la Sagesse » (1).

(1) Les litanies la nomment aussi : *sedes Sapientiae* (siège - ou trône - de la Sagesse).



55 Voici donc cette première association de la Sagesse, association de ce qu'on pourrait appeler « le rebut de la société » si on la regardait avec des yeux non chrétiens. Autour de lui, on ne se prive pas de sourire narquoisement ou même de se gausser ouvertement : « Où veut-il en venir, avec ces quelques malheureuses conduites par une aveugle ? » Lui, ne se démonte pas ; il a l'habitude. Et il sait que Dieu a toujours choisi ce qu'il y a de faible pour accomplir de grandes choses — et que la croix de Jésus est aussi une « folie » aux yeux du monde.



56 La chapelle de l'hôpital servait d'église aux habitants du quartier. Et l'on se répétait bientôt, au coin des rues, que l'Aumônier faisait de magnifiques sermons.

Un certain jour, Elisabeth Trichet, fille du Procureur de Poitiers, revient enthousiasmée chez elle et déclare à sa sœur Marie-Louise : « Quel beau sermon je viens d'entendre ! Le prédicateur est un saint. »

Un saint ! Marie-Louise dresse l'oreille : appelée par Dieu depuis longtemps, elle rencontre des difficultés pour répondre à cet appel. Si elle allait trouver ce prêtre ?



57 La voilà à genoux dans l'ombre du confessionnal, un peu tremblante, qui commence sa confession.

Mais Montfort l'interrompt :

« Ma fille, qui vous a adressée à moi ? »

— Mon Père, c'est ma sœur...

— Non, ma fille, ce n'est pas votre sœur, c'est la sainte Vierge. »

Et Marie-Louise se sent à l'instant même en pleine confiance avec ce prêtre qui trouvera en cette jeune fille une âme bien trempée dont il fera la fondatrice des Filles de la Sagesse.



58 Depuis longtemps elle veut entrer au couvent et sa famille y consent. Qu'elle vienne donc, d'abord, servir les pauvres à l'hôpital !

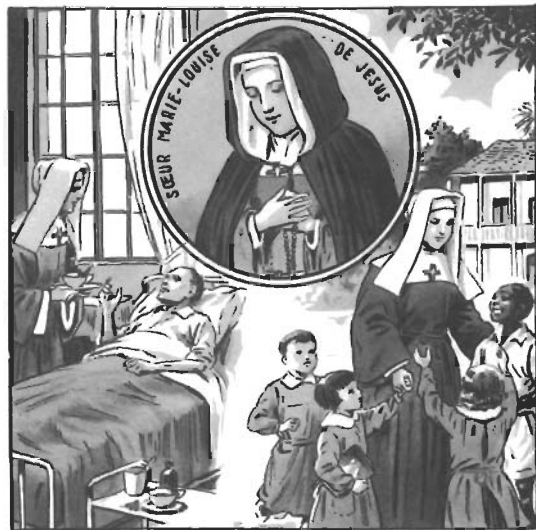
Elle y vient, s'y installe bientôt, et le prêtre la mène fermement dans les voies de la sainteté. Travail répugnant, humiliations, privations, souffrances de toutes sortes, rien ne manquera à Marie-Louise pour être formée comme l'entend M. de Montfort.

Il l'associera d'abord, elle, de famille bourgeoise, au groupe de pauvres infirmes qu'il a réunies, et qu'elle servira en toute humilité.



59 Bientôt, il lui donnera un habit religieux, ce costume gris des Filles de la Sagesse, qu'elle sera seule à porter, sous les risées de tout le monde. Car, tandis que M. de Montfort quittera Poitiers, Marie-Louise restera fidèlement au poste qu'il lui a assigné, attendant l'heure de Dieu pour la Congrégation projetée.

Toujours patiente et dévouée, sans jamais renoncer, elle restera dans un douloureux isolement au milieu de tous. Et cela durera dix ans !...



60 Une telle force de caractère – une telle sainteté, a-t-on envie de dire... – forcent l'admiration, et sont une explication, sans doute, du merveilleux développement des Filles de la Sagesse, qui sont aujourd'hui 3 500, répandues aux quatre coins de la terre, et continuent de se dévouer aux pauvres, aux malades et aux enfants, dans l'esprit de celle qui la première reçut et porta fièrement, seule pendant dix ans, cet « habit de couleur de cendre » que saint Louis-Marie de Montfort lui imposa.



61 Louis-Marie doit bientôt retourner à Paris où sa sœur préférée, Louise-Guyonne, a de gros ennuis : faute d'argent (toujours !), elle ne peut plus rester dans la communauté religieuse où elle se trouve.

C'est l'été, et la route est bien dure, sous le soleil brûlant. Comment aider sa chère sœur ? Il est si pauvre lui-même... A Paris, il frappe à bien des portes sans succès ; chacun se contente de lui indiquer une autre personne et il ne trouve même pas de quoi se nourrir lui-même... jusqu'à ce qu'une bonne Supérieure lui fasse donner, chaque jour, « la part du pauvre » qu'on met toujours de côté dans ce couvent.



62 Très reconnaissant, il vient remercier humblement la bonne Supérieure... et rencontre à cette occasion une personne dévouée qui veut bien s'intéresser à sa sœur et faciliter son entrée chez les Bénédictines du Saint-Sacrement.

Le cœur soulagé, le saint prêtre peut reprendre la route de Poitiers. Il continuera de loin à s'occuper de sa sœur et lui écrira des lettres bien émouvantes. Mais il lui faut se hâter, car on le réclame à l'hôpital, où malgré tout ce qu'on lui fait souffrir, son absence est douloureusement ressentie.



63 Pourtant, il n'y restera plus guère, car les méchancetés et calomnies reprennent bientôt. Le démon, jaloux du bien qu'accomplit ce saint, lui suscite toutes sortes de difficultés nouvelles. Il ose même — comme il le fera pour d'autres grands saints — s'attaquer directement à lui.

Plusieurs témoins le virent, en différentes circonstances, comme s'il était aux prises avec quelqu'un de très fort, et on l'entendit, un jour qu'il paraissait seul, crier distinctement vers Notre Dame : « O Sainte Vierge, ma bonne Mère, venez à mon secours ! »



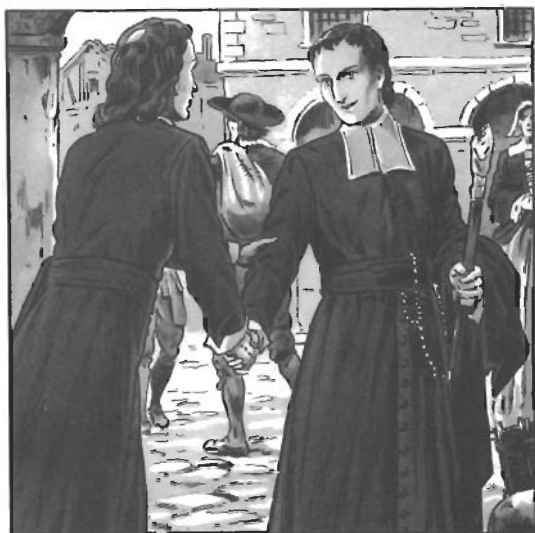
64 Il quitte donc à nouveau l'hôpital de Poitiers. Sa vocation d'ailleurs, il le sent de plus en plus, c'est de prêcher et d'instruire, au long des routes, sans jamais se fixer nulle part longtemps.

Il remonte à Paris chercher conseil chez ses anciens maîtres de Saint-Sulpice. Et c'est seulement par quelques lettres qu'il aidera de loin Marie-Louise Trichet à persévérer dans sa vocation de Fille de la Sagesse. Il retrouve un de ses deux amis, Claude Poullard des Places, qui vient d'ouvrir le « Séminaire des Pauvres Ecoliers ».



65 Louis-Marie essaye de le décider à s'unir à lui pour fonder la société de Missionnaires dont il rêve. Claude ne s'y sent pas appelé, mais promet de préparer, parmi ses élèves, de futurs compagnons pour Montfort.

A Saint-Sulpice, où il rencontre son autre ami Jean-Baptiste Blain, il n'obtient pas plus de succès. Un peu excédé par son originalité, son confesseur le reçoit d'une manière glaciale et l'humilie devant tous. M. Blain, qui aime très profondément Louis-Marie, en est navré et souffre fort pour lui.



66 Quant à notre saint, « il soutint cette humiliation avec sa douceur et sa modestie ordinaire, et s'en retourna avec la même tranquillité qu'il était venu et un redoublement de ferveur, fruit de grand prix qu'il recueillait à la naissance des croix nouvelles ».

C'est Jean-Baptiste Blain lui-même qui dépeint en ces phrases l'attitude de Louis-Marie, et on y sent l'admiration sans bornes qu'il professait à l'égard de son ami, le considérant depuis toujours comme un saint authentique.



67 Repoussé de ceux-là mêmes qui devraient l'aider et le conseiller, Louis-Marie se retourne vers Dieu.

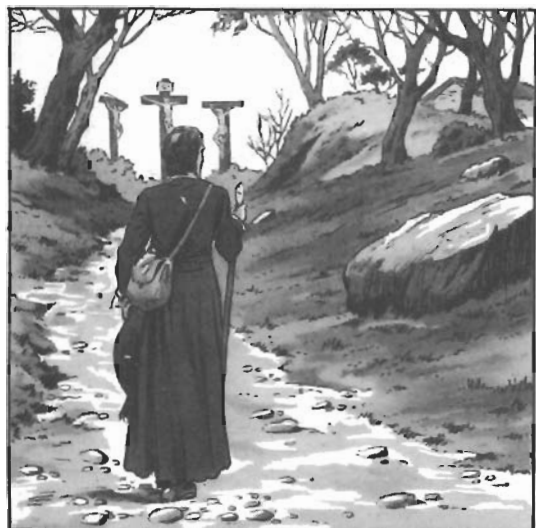
Il comprend que ces désillusions sont un appel à une union plus étroite avec son Seigneur. « Dieu seul ». Ce n'est pas au hasard qu'il choisira cette devise. Toute sa vie, les événements et les hommes sembleront se liguier contre lui, pour l'obliger à la vivre dans toute sa plénitude. Il le comprend et intensifie sa prière.



68 Dans un tout petit réduit qu'il occupe rue du Pot-de-Fer à Paris, il multiplie ses oraisons et ses pénitences.

Il laisse aussi déborder le trop-plein de son âme en des pages brûlantes. « **L'amour de la Sagesse éternelle** », premier ouvrage écrit par Louis-Marie de Montfort, le fut, pense-t-on, dans cet obscur recoin de la rue du Pot-de-Fer où il vécut quelque temps, critiqué et méprisé d'un grand nombre.

Certains pourtant lui gardent leur confiance.



69 C'est ainsi qu'on lui demande comme un service d'aller partager pour un peu de temps la vie d'un groupe d'ermites retirés au Mont Valérien, afin de rétablir si possible l'union entre eux.

« Son recueillement, son esprit d'oraison, sa ferveur, sa mortification étonnèrent ces bons frères et les renouvela », écrit M. Blain à cette occasion.

La paix revient donc en même temps que la charité. Le cœur en fête, Louis-Marie retourne à sa chère solitude, toute peuplée de la présence de Dieu et de l'influence de Marie.



71 « ...Mon Dieu, consolez-nous et nous pardonnez nos grands péchés qui nous ont attiré pareille disgrâce. Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu... », écrivaient en conclusion ceux qui signaient tout simplement : « les pauvres de Poitiers ».

La voix des pauvres, c'est pour Montfort la voix de Dieu. Aussi, sans tenir compte de ses attrait personnels, il laisse aussitôt sa chère solitude, saisit son bâton de routier et marche une fois de plus vers Poitiers.



70 Il croyait en avoir bien fini avec l'hôpital de Poitiers. Mais non. Une lettre était arrivée à Saint-Sulpice, à l'adresse du supérieur du séminaire. Une lettre étonnante, qui commençait ainsi : « Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, Monsieur Grignon... » et continuait sur le même ton, accumulant les supplications pour que Louis-Marie s'en vienne reprendre sa charge d'Aumônier.



72 L'enthousiasme est si grand à l'hôpital qu'on a allumé des feux de joie pour son arrivée.

Pourtant, dans quel triste état il retrouve son champ d'apostolat ! Le désordre y règne, et l'Aumônier, devenu directeur, doit veiller à tout. Heureusement, rien ne le rebute, et quand un pauvre homme est hospitalisé, « couvert d'infection et de pourriture... sans parents, sans amis et rejeté des infirmiers », Louis-Marie s'en charge à lui seul, le soigne, le nettoie, lui rend tous les services que réclame son état, et le prépare à une douce mort entre ses bras.



73 Montfort administre, réorganise, dirige avec le plus de douceur possible. Et pourtant, la méchanceté — le diable aidant — reprend le dessus peu à peu. Un an après son retour, il est redevenu un indésirable et projette un nouveau départ. Il demande à Marie-Louise son avis :

« Vous avez raison, mon Père, répond-elle, vous faites bien de vous éloigner. »

L'âme de Marie-Louise Trichet était à la hauteur de celle de son père spirituel. Sans un mot, elle restera à son poste.



75 Il choisit d'abord un des plus pauvres faubourgs de Poitiers, Montbernage, où l'on vit dans l'indifférence à l'égard de Dieu... et souvent dans la haine du prêtre.

Se faisant tout à tous, il parcourt longuement ces tristes ruelles, entre dans les maisons, s'intéresse aux santés, bénit les enfants. Son vêtement usé, mais plus encore son visage si humble illuminé toujours d'un doux sourire, transforment les attitudes méfiantes ou même hostiles. On se laisse approcher; les enfants surtout, après avoir comme leurs parents, crié quelque injure, s'attachent aux pas du missionnaire.



74 Louis-Marie va-t-il pouvoir, enfin, être missionnaire? Il commence par se replonger en Dieu par une fervente retraite. Puis il s'offre à l'évêque pour faire des missions dans les villes et les faubourgs, et restaurer les sanctuaires délabrés.

Par ce côté aussi, il ressemble à saint François d'Assise, ardent au travail pour « relever la maison du Seigneur qui tombe en ruines ». Comme lui, il va désormais, chantant et priant, annoncer l'Evangile partout où il passera, appelant tous les hommes à revenir à Dieu.



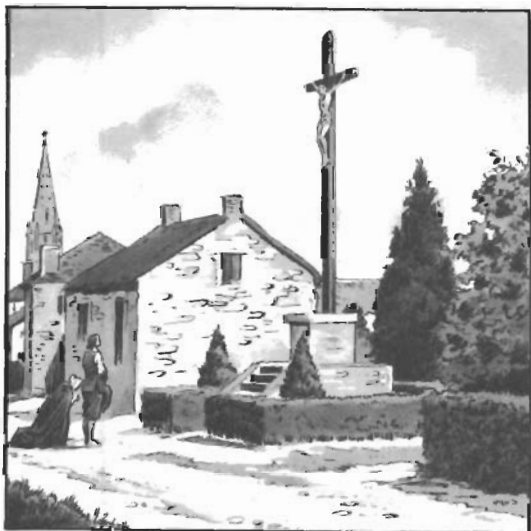
76 Comme toujours, ces gens se sentant aimés, s'ouvrent peu à peu. Montfort va pouvoir, après les enfants, grouper les adultes pour leur prêcher Jésus. Mais l'église paroissiale est fort loin : jamais ils n'iront !

Qu'à cela ne tienne ! Voici une grange qui sert de salle de fêtes. On va la transformer en chapelle. Malgré leur indigence, tous ces pauvres se montrent généreux. Quelques jours de travail, et les aménagements indispensables sont faits. Au milieu, Montfort place un grand crucifix.



77 Pour décorer les murs nus et porter en procession, il a fait broder quinze étendards représentant les quinze mystères du rosaire.

Sa parole enflammée traite, justement, du mystère de la Croix et de la dévotion au rosaire. Il captive littéralement son auditoire. Et pour que la leçon entre mieux, tout le monde chante des cantiques faits par le prédicateur sur des airs connus, dont le texte vient répéter et appuyer son enseignement. Chaque jour les gens viennent plus nombreux, s'amenant les uns les autres.



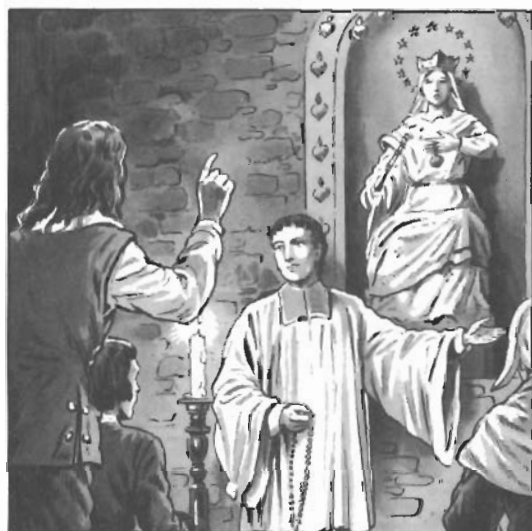
79 Et la « mission » se termine par la plantation d'une croix qui en perpétuera le souvenir. Ces « croix de mission » ! Après Montfort, la coutume s'en est conservée, et c'est pourquoi on les trouve maintenant à tant de carrefours dans nos paroisses de ville ou de campagne.

A la cérémonie des adieux, le saint Missionnaire confie à la sainte Vierge tout le faubourg de Montbernage ; la grange devenue chapelle est baptisée « Notre-Dame des Cœurs » et Louis-Marie la dote d'une statue de la sainte Vierge, en y mettant une condition :



78 Processions, cantiques, chapelet récité en commun devant la statue de Notre Dame, renouvellent l'intérêt et transforment peu à peu les cœurs, dans lesquels la grâce de Dieu peut à nouveau pénétrer.

Bientôt, « le bon Père » comme on l'appelle spontanément, voit son confessionnal assiégé et bon nombre de chrétiens revenir au Dieu de leur baptême et de leur première Communion, qu'ils avaient oublié depuis fort longtemps. Justement, le Missionnaire leur fait renouveler les vœux de leur baptême.



80 Il demande en échange que quelqu'un s'engage à venir réciter le chapelet « dimanches et fêtes » à la chapelle. Un ouvrier du quartier s'offre aussitôt.

Jacques Goudeau (c'était son nom) remplira son engagement pendant quarante ans avec une fidélité exemplaire. Et les habitants de ce faubourg de Montbernage, si bien convertis par Louis-Marie de Montfort, resteront de vaillants chrétiens qui sauront, quand il le faudra, témoigner pour le Christ.



81 Sur une des piles d'un pont de Poitiers, un petit oratoire dédié à Notre Dame avait été fortement endommagé par les crues du Clain. Montfort, fidèle à la promesse faite à l'évêque, entreprend de le reconstruire. On possède encore la statue que contenait cet oratoire.

Il répare aussi le Temple Saint-Jean, sans se soucier des railleries de ceux qui jugeaient ce travail impossible. Et, bien sûr, il réussit dans cette entreprise, trouvant facilement l'argent et l'aide nécessaires.



83 Le projet est bien accueilli. De tout le quartier on apporte mauvais livres et vilaines gravures. Il y en a bientôt un bon tas. Mais quelqu'un, poussé par le zèle — ou par le diable? — a une idée moins heureuse : sans prévenir M. de Montfort, cette personne fabrique une espèce de mannequin représentant le démon, le met au-dessus du tas et s'en va partout disant qu'on va brûler le diable lui-même.

Du coup, les envieux, ceux qui sont jaloux du succès de Montfort, voient là une bonne occasion de lui faire du tort, et se précipitent à l'évêché.



82 Et il continue ses missions. A l'issue de l'une d'elles, où il s'est employé à faire des réconciliations dans les familles, et à en retirer des mauvais livres et des gravures malsaines, il lui vient une idée : si l'on faisait (comme saint Paul le fit lui-même, à Ephèse, avec les livres de magie que lui apportaient les convertis) un grand bûcher où l'on brûlerait toute cette littérature et tous ces tableaux qui souillent les âmes? Cela ferait impression sur la foule et ce serait un symbole facile à comprendre... avant la plantation de la croix.



84 « M. de Montfort prétend brûler le diable sur son bûcher! » L'évêque n'est pas là ; le Vicaire Général (qui n'aime pas beaucoup le saint Missionnaire) sort furieux et court jusqu'à l'église où se tient la mission. Sans même se renseigner quant à l'accusation portée, il interrompt Louis-Marie en plein sermon et « lui fait une verte réprimande, où rien de ce qui peut humilier et faire honte ne fut épargné », écrit un historien du temps.

L'assistance, considérable, est remplie de stupeur.



85 Louis-Marie, dès les premiers mots, s'est mis à genoux. Et quand le Vicaire Général est parti, le voilà qui se relève tandis que tous les visages se tendent, anxieux, vers lui :

« Mes frères, dit-il d'une voix calme, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent. Plantons-la au milieu de nos cœurs : elle sera mieux placée en cet endroit que partout ailleurs. » Et il commence la récitation du chapelet.



87 Cette grotte sera bientôt le refuge d'un pauvre incurable sans logis qu'il y apportera lui-même sur ses épaules.

D'autres suivront, attirés par la charité du bon Père. Montfort trouvera des femmes secourables pour prendre en charge ces malheureux.

Et cette grotte où le saint a tant prié et souffert, deviendra plus tard un hospice d'incurables confié aux soins des Filles de la Sagesse, trop heureuses de poursuivre sur les mêmes lieux la mission d'amour de leur Père.



86 Le lendemain, à la messe de clôture, les communions étaient plus nombreuses encore qu'on eût pu l'espérer, ce qui prouve bien que le Seigneur se sert plus encore de nos vrais mérites et de nos souffrances que des succès apparents, pour sauver les âmes.

Cette hantise des âmes poursuit si fort Louis-Marie, que la pensée des péchés qui se commettent lui fait subir un soir, dans une grotte où il est venu prier tout seul, une véritable agonie semblable à celle de Notre Seigneur au jardin des Oliviers.



88 Montfort a maintenant un compagnon, recruté d'une manière assez inattendue :

Un jour qu'il confesse dans une église, il voit un jeune homme y prier longuement. Mû par une inspiration, il l'aborde. Mathurin Rangeard, qui a dix-huit ans, lui confie qu'il est venu à Poitiers pour entrer chez les Capucins. « Je suis entré au hasard dans cette église pour prier », ajoute-t-il.

« Non, pas au hasard, mais providentiellement », réplique le saint. Et il ajoute simplement : « Suis-moi ! »



89 C'est l'ordre même du Christ à ses apôtres. Et le résultat est semblable : Mathurin, renonçant à tout autre projet, s'attache immédiatement au saint Missionnaire.

Il l'aidera beaucoup dans toutes ses activités de mission, spécialement en apprenant ses cantiques aux foules et en faisant le catéchisme. Il mourra à Saint-Laurent-sur-Sèvre en 1760 (bien longtemps après saint Louis-Marie) après plus de cinquante années de fidélité totale. C'est « Frère Mathurin », le premier compagnon du saint.



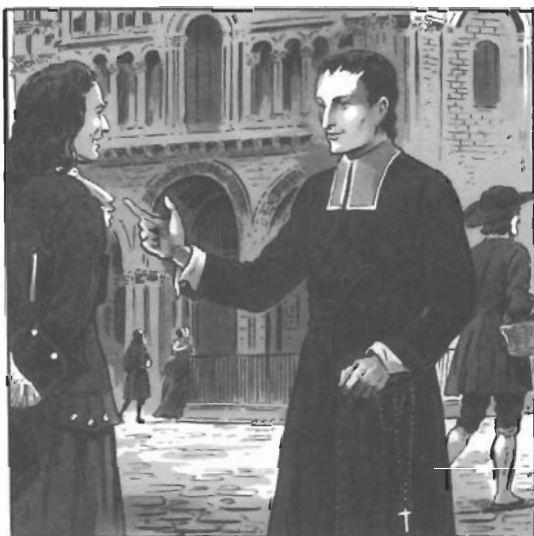
91 Mais Montfort, depuis l'histoire du bûcher, est devenu suspect à l'évêché. Un des Vicaires Généraux, qui le comprenait et l'admirait, a été nommé évêque en un autre diocèse. Ceux qui le jalourent et ne peuvent supporter sa sainteté en profitent pour le calomnier à nouveau.

L'évêque de Poitiers, lassé de toutes ces histoires et poussé par son entourage, se décide à éloigner Montfort. Il lui fait donc savoir qu'il lui retire la mission de prédicateur qu'il lui avait confiée, et le prie de quitter le diocèse.



90 Le Bon Dieu a déjà accordé à son missionnaire le don des miracles et celui de connaître les événements futurs.

On lui demande un jour de célébrer la sainte messe pour une dame qui va mourir. Il le fait, mais il se rend ensuite chez la malade et lui déclare : « Madame, vous ne mourrez point de cette maladie. Dieu veut vous laisser sur la terre pour continuer vos charités aux pauvres. » Ce qui arriva. Mme d'Armagnac guérit et vécut encore douze ans, se dévouant plus que jamais aux malheureux.



92 Le coup est rude. Louis-Marie le reçoit avec sa vaillance habituelle. Mais que fera-t-il désormais ? C'est alors que remonte en lui le désir de partir évangéliser les païens des terres lointaines. Mais auparavant, il veut aller à Rome pour demander conseil au Pape lui-même, afin de rester dans l'obéissance.

Il fait la connaissance d'un étudiant qui se prépare aussi au pèlerinage. Tant mieux, ils seront deux à cheminer vers le centre de la Chrétienté. Mais Louis-Marie veut voyager en pauvre.



93 « Avez-vous de l'argent? demande-t-il à cet étudiant.

— Hélas ! non, mon Père, je n'ai que trente sous.

— Alors, je veux bien aller avec vous, mais à condition que vous donniez tout de suite vos trente sous aux pauvres ! »

Ainsi délivrés de tout souci, les deux compagnons partent joyeusement sur la route, chantant et priant à haute voix, mendiant « pour l'amour de Dieu » le pain et le toit de chaque jour.



94 Aujourd'hui, c'est un jeu d'aller de Paris (ou de Poitiers !) à Rome. Les moyens de transport sont devenus si rapides et confortables !

Pour nos deux pèlerins, ce fut certainement autre chose : fatigue, rebuffades... on peut bien supposer qu'ils eurent bon poids de tout cela ; et pas tous les jours de quoi manger. Ils auraient pu chanter : « La route est longue, longue, longue... » Mais ils préféraient sans doute cet autre chant : « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours », composé par Montfort.



95 Sûrement, la beauté des sites traversés lui en inspira d'autres. On ne connaît pas exactement l'itinéraire de ce long voyage. On sait en tout cas que le saint fit une longue halte à Lorette, où la tradition veut que des anges aient apporté la petite maison de Nazareth. Il se sentait donc là « chez sa bonne Mère ».

On suppose bien qu'il fit un crochet pour s'arrêter aussi à Assise, et y vénérer le souvenir de celui avec lequel il se sentait « en parenté d'âme » : saint François.



96 Dernières étapes ; il hâte le pas dans la campagne romaine. Et soudain, dans le lointain, lui apparaît le dôme de la basilique Saint-Pierre ; il tombe à genoux. Des larmes de joie coulent de ses yeux ; de tout son cœur, il remercie Dieu. Et quittant ses souliers, il fait pieds nus les dernières lieues qui le séparent encore de Rome.

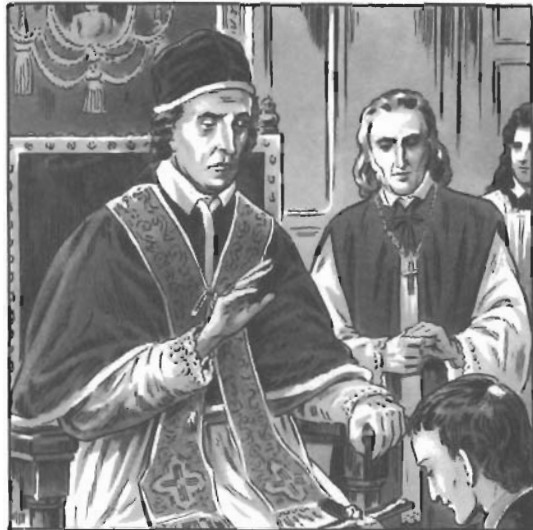
Il y arrive exténué, mais tellement heureux ! Comme tout vrai chrétien, il se sent **chez lui**.



97 Après quelques jours, il est reçu en audience par le Pape Clément XI. Il a avoué ensuite qu'il fut, en l'apercevant, « saisi d'un respect extraordinaire, croyant voir Jésus-Christ lui-même ».

Avec beaucoup de simplicité, Louis-Marie expose ses difficultés, fait part de ses désirs quant aux missions lointaines, et demande humblement ce qu'il doit faire.

Le Pape l'écoute longuement, et se rend vite compte de la sainteté de ce pauvre prêtre. Mais la France a besoin d'apôtres de cette trempe.



98 « Vous avez un assez vaste champ en France pour exercer votre zèle, n'allez point ailleurs. Et dans vos missions, enseignez avec force la doctrine au peuple et aux enfants ; faites renouveler les promesses du baptême. »

C'était assez dire que la manière dont s'y était pris Montfort jusqu'à ce jour était la bonne, puisque le Saint-Père lui-même la lui conseillait. Pour lui donner autorité, le Pape conféra à Louis-Marie le titre de « Missionnaire Apostolique ».



99 Notre saint est bien content : il est sûr que c'est Dieu même qui a parlé par la bouche du Pape. L'âme en paix, il ne songe plus qu'à ce vaste champ qui l'attend : la France.

Au sommet de son bâton de routier, il fixe un crucifix que le Saint-Père a béni lui-même. Il ne s'en séparera plus : c'est vraiment son instrument de travail. Comme saint Paul, il veut plus que jamais ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Le connaître, L'aimer... et Le faire connaître pour Le faire aimer.



100 C'est le plein été, et le soleil d'Italie est cuisant ; mais que lui importe ? Le voilà à nouveau qui marche, marche, toujours mendiant, toujours joyeux.

Un jour qu'il a grand-faim, il frappe à la porte d'un presbytère. Le curé a du monde, et c'est justement l'heure du repas. Montfort, humblement, s'agenouille sur le seuil et récite un Ave Maria avant de demander la charité. On le prend pour un fou et on l'envoie à la cuisine recevoir quelque morceau.

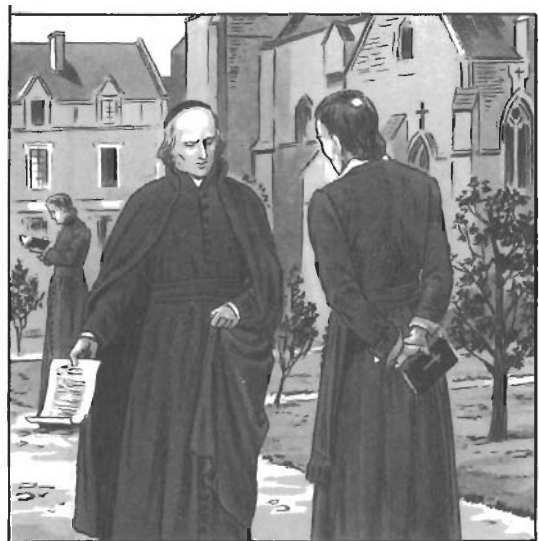


101 Montfort s'en arrange parfaitement et revient dire merci au curé. Celui-ci, apprenant qu'il vient de Rome et retourne en France, s'exclame :

« Pourquoi donc n'allez-vous pas à cheval ? »

— Ce n'était pas la coutume des apôtres, » répond aussitôt le saint, voulant donner par là une leçon de renoncement à ce prêtre trop ami de ses aises.

Comment d'ailleurs aurait-il pu se procurer un cheval, n'ayant même pas un sou en poche !



103 Le pèlerin va donc enfin pouvoir souffler un peu, et surtout se replonger dans la prière — le silence de l'abbaye y est bien favorable — avant de reprendre sa tâche missionnaire ?

Mais non, car le diable veille... et ses anciens ennemis aussi. Monseigneur, aussitôt prévenu du retour de M. de Montfort, le fait prier de quitter le diocèse. Le saint pourrait se défendre, parler de son entretien avec le Pape. Un séjour en son cher hôpital lui ferait le plus grand bien... ainsi qu'à Marie-Louise. Sans hésiter, pourtant, il quitte Poitiers.



102 Jour après jour, il y a maintenant bientôt deux mois que notre saint a quitté Rome. Il n'en peut plus... Heureusement, il est en vue de Saint-Martin-de-Ligugé, célèbre abbaye poitevine où il a fixé rendez-vous à Frère Mathurin.

C'est à peine si le bon Frère, le voyant « ainsi amaigri, exténué, bruni par le soleil,... portant ses souliers en ses mains, ses pieds étant tout écorchés, son chapeau sous le bras, son chapelet à la main... » peut le reconnaître.



104 Chassé du diocèse de Poitiers par les basses manœuvres des hommes, il ira ailleurs. La France est grande. Et c'est vers la Bretagne qu'il se dirige.

Le voilà en route, avec Frère Mathurin, vers le sanctuaire célèbre de Notre-Dame des Ardilliers à Saumur. Passant par Fontevault, il veut revoir sa sœur. Mais le malicieux missionnaire, non reconnu par la Sœur portière, demande d'abord « la charité pour l'amour de Dieu ». La sœur voudrait bien savoir qui est ce prêtre. Elle ne réussit pas à satisfaire sa curiosité.



105 La Mère Abbessé, prévenue, n'a pas plus de succès :

« Mon nom importe peu ; ce n'est pas pour moi, mais pour l'amour de Dieu, que je vous demande la charité. »

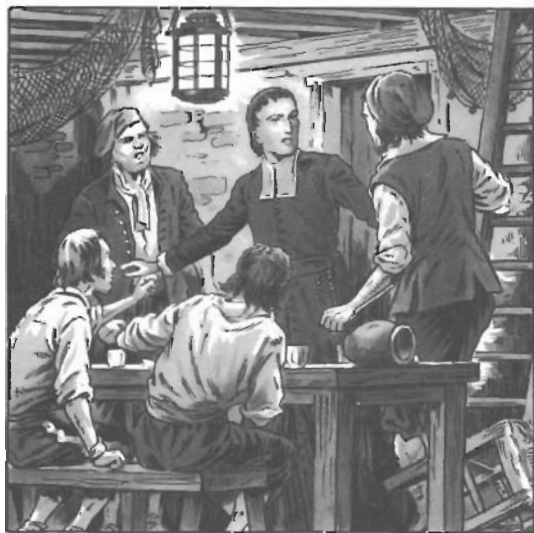
Agacée, la Supérieure le renvoie sans rien lui donner. Et les Sœurs, en récréation, se racontent l'incident. A la description qu'on lui en fait, Sylvie s'écrie : « Mais c'est mon frère ! »

Vite, on court après Montfort, on lui fait des excuses, le priant de revenir au monastère. Mais le saint homme refuse tout net :



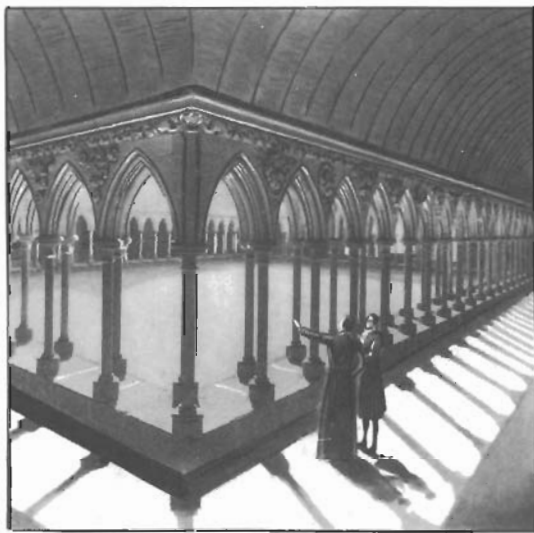
106 « Madame l'Abbessé n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu ; maintenant, elle me l'offre pour l'amour de moi. Je la remercie. »

Et il continue sa route sans vouloir rien entendre, faisant comprendre ainsi aux religieuses combien la vraie charité ne doit pas, comme dit saint Jacques, « faire acception de personnes », mais s'adresser à tous, sans exception et sans chercher de récompense.



107 Un pèlerinage au Mont Saint-Michel lui semble bien désirable aussi. L'y voilà arrivé, avec Frère Mathurin, logeant tous deux dans une cabane de pêcheurs. En pleine nuit, il est réveillé par des cris et des blasphèmes : ce sont des buveurs qui se querellent grossièrement.

Sans hésitation, il se lève, va trouver les buveurs, leur reproche leurs blasphèmes et réussit, non sans peine, à les faire partir. Il renouvellera souvent ce geste, sans jamais avoir peur de rien et souvent au péril de sa vie.



108 Les deux voyageurs admirent longuement la splendide basilique qu'on appelle à juste titre « la merveille ». Pour Montfort, cette halte au sanctuaire de l'Archange constitue comme une veillée d'armes. Il s'y recueille très profondément pour se remplir au maximum de Dieu afin de pouvoir Le donner à tous ceux vers qui il ira.

Puisque c'est dans son propre diocèse qu'il se trouve, il vient ensuite tout naturellement à Rennes. Mais c'est dans une pauvre chambre qu'il habite, ne voulant pas gêner sa famille ni être gêné dans son apostolat.



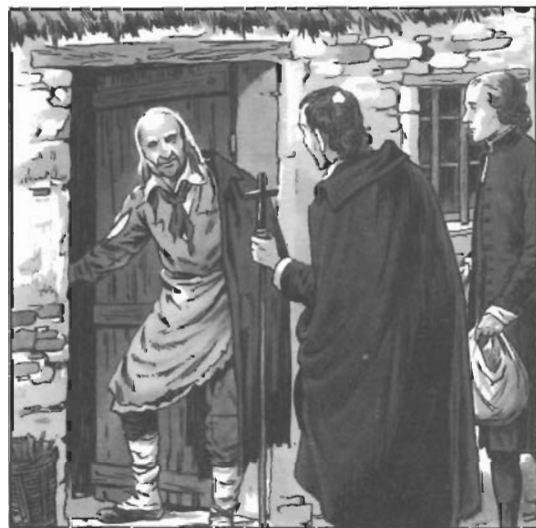
109 Il accepte seulement de prendre un repas chez ses chers parents. Et encore, avant de se mettre à table, il rassemble lui-même sur une assiette « pour les pauvres » une grosse portion des bonnes choses préparées à son intention.

Une réputation de grand prédicateur l'ayant précédé à Rennes, il veut donner une leçon d'humilité à tout un auditoire venu un jour l'entendre par pure curiosité. S'étant mis à genoux sur un prie-Dieu au milieu de la nef, il annonce qu'il va tout simplement faire son oraison.



110 Entendant cela, les gens ne sont guère contents. Ils craignent de s'être dérangés pour rien. Mais le saint commence à prier tout haut, et son cœur plein du feu de l'amour passe dans ses paroles, se communique à l'auditoire. Bientôt, il n'y a plus autour de lui de simples curieux, venus là par snobisme, mais de vrais chrétiens qui sentent leur cœur se fondre de repentir et de charité.

Montfort, son oraison finie, commence la récitation du chapelet. Et jamais peut-être un sermon qui n'en était pas un ne fit autant d'impression sur ceux qui l'entendirent.



111 Se dirigeant sur Dinan, Louis-Marie s'arrête au village de sa vieille nourrice, près de Montfort-sur-Meu. Il est méconnaissable. Ayant demandé à la Mère André, pour lui et Frère Mathurin, l'hospitalité « pour l'amour de Dieu », sans se nommer, il est repoussé. Un très pauvre vieux les reçoit cordialement au contraire et, bientôt, le reconnaissant, clame dans le pays que c'est M. Grignon. Désespoir de la vieille Mère André, qui vient s'excuser et supplie Louis-Marie de revenir chez elle.

Louis-Marie y prendra un repas, mais non sans lui répéter :



112 « Mère André, vous avez bien soin de moi, mais une autre fois soyez charitable. Oubliez M. Grignon, il ne mérite rien : pensez à Jésus-Christ, il est tout, et c'est lui qui est dans les pauvres. »

En toutes circonstances, le saint répète cette même leçon : la véritable charité ce n'est pas d'aimer tel ou tel qui nous plaît — c'est d'aimer tout le monde, et spécialement ceux qui en ont le plus besoin, comme sont les malheureux de tout genre. Leçon toujours nécessaire et qu'il nous faut sans cesse apprendre, et surtout pratiquer.



113 A Dinan, Louis-Marie jouera encore un petit tour de ce genre, à l'un de ses frères cette fois, devenu Dominicain.

Ce Révérend Père a la charge de la sacristie dans son couvent. C'est donc à lui, et en l'appelant « mon cher frère », que Montfort demande l'autorisation de dire la messe à la chapelle.

Ne le reconnaissant pas, le religieux est vexé de s'entendre appeler « Frère », titre qu'on donne à ceux qui ne sont pas prêtres. Il sort pour Montfort les ornements les plus défratchés qu'il peut trouver.



114 Et il se plaint au Frère Mathurin qu'il rencontre en ville.

« Comment s'appelle ce prêtre ? lui demande-t-il.

— Montfort, répond le bon Frère.

— Je ne connais point ce nom-là !

— Vous connaissez peut-être Louis Grignon ? reprend malicieusement Frère Mathurin.

— Mais alors, c'est mon frère ! »

On devine ce qui se passe le lendemain matin : le Dominicain s'excuse, tout en reprochant gentiment à Louis-Marie de ne s'être pas fait connaître :

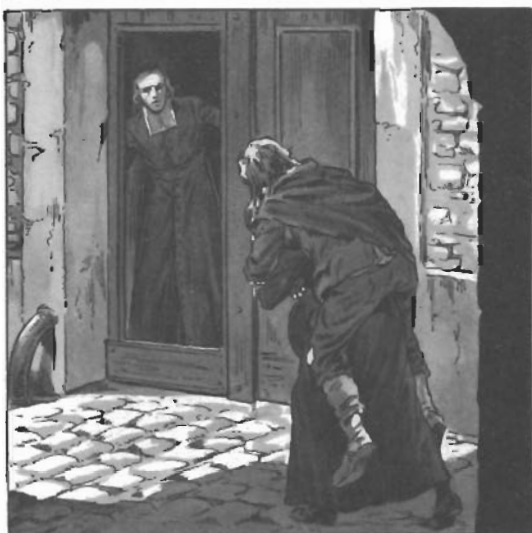


115 « Eh ! je vous ai appelé « mon cher frère » ; ne l'êtes-vous pas ? » sourit Montfort.

Le religieux comprit certainement la leçon de modestie. Et c'est avec les plus beaux ornements du couvent que Louis-Marie célébra la messe ce matin-là.

Catéchisme, prédications, cérémonies ; toutes les activités habituelles du saint Missionnaire se déroulent à Dinan.

Il y fait même des réunions de soldats et établit des groupements pour assurer, après son passage, la fidélité de la prière.



116 Le Frère portier du couvent où il loge le voit un soir lourdement chargé dans l'ombre, tandis qu'il l'entend répéter : « Ouvrez la porte à Jésus-Christ ! »

Louis-Marie a sur son dos un pauvre hère couvert d'ulcères, qu'il a trouvé gisant dans la rue. Il le porte dans sa propre chambre, le couche dans son lit et passe toute la nuit à le réchauffer et à le soigner.

Mais il lui faut quitter Dinan, car on le réclame maintenant en bien des paroisses. Tout le monde commence à se rendre compte de la grande sainteté du missionnaire.



117 Il s'adjoint à ce moment à un groupe de prêtres qui missionnent dans la région de Saint-Brieuc. Pendant sept à huit mois, Louis-Marie évangélisera tout ce pays.

A La Chèze, il relève, aidé par les habitants enthousiasmés, une chapelle dédiée à Notre-Dame de Pitié et tombée en ruines.

Les miracles ne se comptent plus sur son passage. C'est une mère qui lui amène sa fille malade. Et le saint prêtre la lui rend pleine de santé, assurant qu'elle n'aurait plus jamais cette maladie. Ce sont des fiévreux qui sont guéris après avoir pris un peu d'eau dans laquelle Montfort a trempé un insigne du Saint Nom de Jésus.



118 Ce sont surtout des affamés pour lesquels — comme autrefois Notre Seigneur — il multiplie la nourriture :

Le voilà qui arrive avec une bande de pauvres chez une veuve de modeste condition. Elle lève les bras au ciel et montre toute sa richesse : un pain et deux à trois livres de viande. Sans se troubler, Montfort installe tout son monde, fait lui-même le service et distribue à chacun selon sa faim. Après... il reste encore autant de pain et de viande qu'il y en avait à l'arrivée. Dans une ferme, un autre jour, c'est le blé qu'il multiplie au grenier.



119 « Nous ne pouvons vous donner du pain pour vos pauvres, nous n'avons même plus de blé, lui déclare cette bonne fermière.

— Allez balayer votre grenier, et apportez ce qui reste ! »

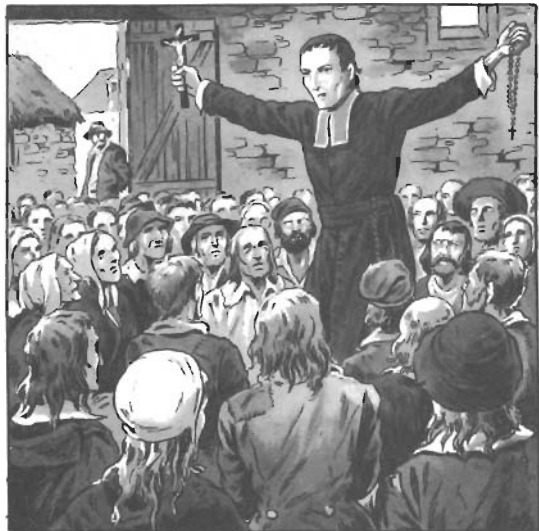
Elle rapporte quelques poignées, les donnant de bon cœur à l'homme de Dieu.

Et quand, le soir, elle monte de nouveau à son grenier, elle y trouve un gros tas de blé, de quoi nourrir tous les siens pendant six mois et faire aussi très largement l'aumône à tous les malheureux qui se présenteront.

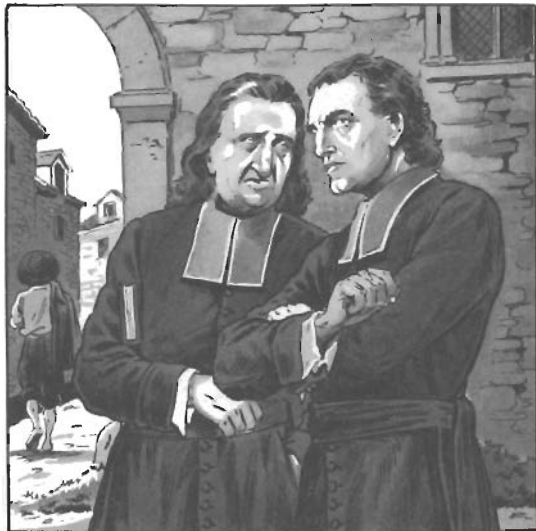


120 Ces missions de La Chèze et des environs soulèvent tant d'enthousiasme que Montfort, en hommage de reconnaissance spéciale à Marie, fit allumer des feux de joie pendant neuf jours sur les collines avoisinantes, au son des cantiques.

Belle conclusion des activités de celui qui, à l'imitation de son Maître, s'efforçait par sa parole et plus encore par sa sainteté rayonnante, de rallumer dans les âmes la ferveur de l'amour de Dieu et du prochain.



121 Voilà Montfort à Saint-Brieuc, prêchant, confessant, priant et s'occupant des pauvres. On a conservé le souvenir qu'il « en nourrissait plus de deux cents, leur faisant le catéchisme et récitant avec eux le chapelet ». Pain du corps et pain de l'âme. Il sait bien que ce n'est pas suffisant de venir en aide à la misère matérielle ; secourir les corps affamés et négliger les âmes créées par Dieu et faites pour Le connaître et L'aimer, c'est oublier le principal, « l'unique nécessaire », comme dit l'Évangile. Et Louis-Marie n'a garde de l'oublier.



122 Il y avait sans doute trop longtemps que le saint n'avait pas eu d'ennuis. Sa vie devait être marquée perpétuellement par la croix. Comme il le dit un jour lui-même : « Pas de croix ? Quelle croix ! »

Aussi des difficultés s'élèvent-elles bientôt à son sujet dans le petit groupe des missionnaires ; on lui reproche son originalité. Sans pouvoir le dire, on lui reproche sans doute plus encore son succès auprès des foules, succès qui laisse les autres missionnaires un peu dans l'ombre... un peu jaloux peut-être ?



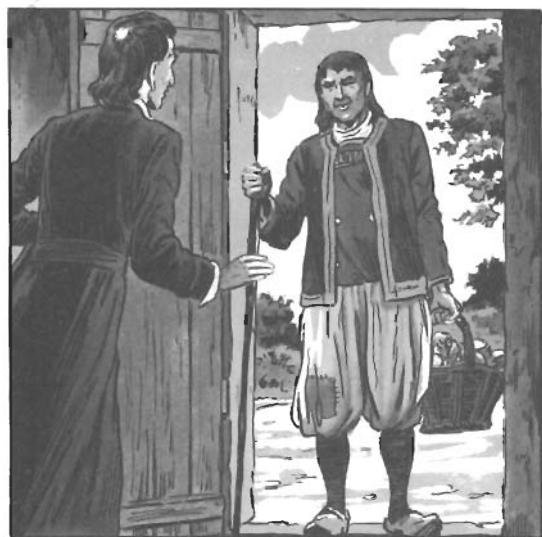
123 Il lui faut donc reprendre sa route solitaire en tant que prêtre. Il a toujours le fidèle Frère Mathurin, et même un nouveau venu, Frère Jean.

Les voilà installés tous trois dans un petit ermitage qui domine la ville de Montfort-sur-Meu. Ils l'habiteront deux ans, rayonnant de là sur les pays d'alentour, restaureront la chapelle Saint-Roch et bâtiront un calvaire. Entre deux missions, les trois compagnons reviendront avec bonheur à leur cher ermitage Saint-Lazare, pour s'y retremper dans le silence et la retraite.



124 Dans la petite chapelle, ils ont installé, devant l'autel de Notre Dame, un chapelet monumental dont les grains « de la grosseur d'une noix » permettent à plusieurs personnes de le réciter en même temps.

Il n'y a cependant pas tous les jours à manger dans la petite communauté. Un certain jour les deux bons Frères sont un peu tristes : c'est qu'ils n'ont pas déjeuné ! On a, à midi, récité le bénédicité, fait une lecture, puis dit les grâces. C'est un menu vraiment trop maigre...

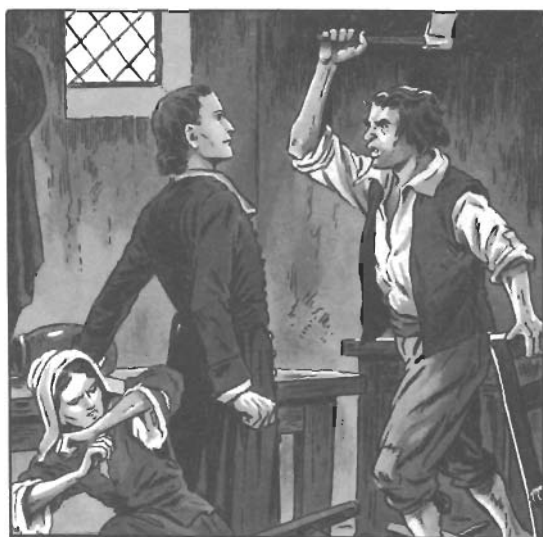


125 Et le soir est là bientôt, qui promet semblable souper.

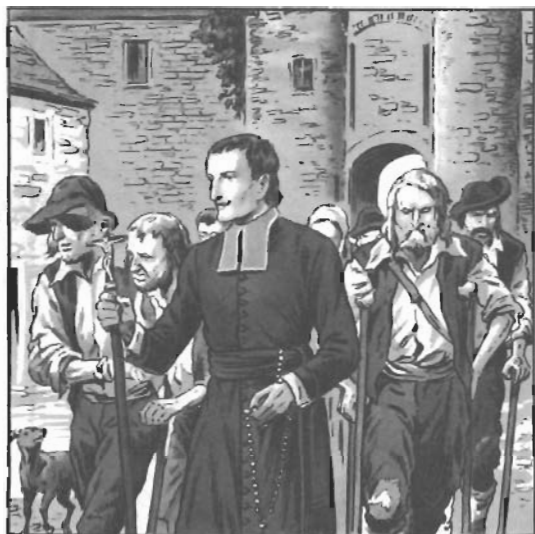
« Confiance, confiance ! » répète le Père, qui a une foi inébranlable en la Providence.

Il a bien raison ; car avant l'heure de se mettre à table, voici qu'arrive un paysan des environs, à qui il est venu soudain l'idée de porter tout de suite un panier de provisions à l'ermitage Saint-Lazare.

Joie et reconnaissance dilatent les cœurs des trois compagnons.



126 Le Père ne redoutant jamais rien pour lui, il faut bien en effet que la Providence le protège elle-même. Passant dans une rue, il entend des cris sortant d'une maison : c'est un homme qui bat durement sa femme. Montfort se précipite entre eux. Furieux, l'homme brandit sa hache contre le saint. Hurlement de terreur de la femme. Mais la hache ne retombe pas. Stupide, le bras raidi en l'air par une force mystérieuse, le forcené ne peut qu'injurier Louis-Marie. Dieu a retenu le bras criminel.



127 Sa famille étant revenue au pays, Louis-Marie accepte d'y aller déjeuner mais à condition qu'on fasse un grand repas, où il puisse amener « ses amis ».

On prépare donc une longue table et on l'attend, un peu intrigué.

A l'heure dite, Montfort arrive, entouré d'un groupe de pauvres, boiteux, aveugles, miséreux de tout genre. Heureusement, Monsieur et Madame Grignon ont le cœur vraiment chrétien ; aussi tout le monde entoure les malheureux et leur fait fête. Les parents de Louis-Marie doivent être fiers de la charité de leur fils.



128 Il faut pourtant bientôt quitter la région.

Et c'est vers Nantes que se dirigent maintenant Montfort et ses compagnons.

Sur la place Royale de cette ville, un groupe d'officiers discutent. Et l'un d'eux se met à jurer. Montfort ne peut supporter cela. Il s'adresse aussitôt à lui en termes à la fois si délicats et si fermes que l'officier, touché par la grâce, se met à genoux devant tous et demande pardon de son blasphème.

Quelle influence peut avoir un saint, tout de même !



129 Les prédications reprennent. Pour y appeler les fidèles, Frère Mathurin s'en va vers le soir, à travers les vignes, agitant une clochette et chantant à pleine voix : « Alerte, la mission est ouverte ; venez-y tous, mes bon amis, venez gagner le Paradis ! »

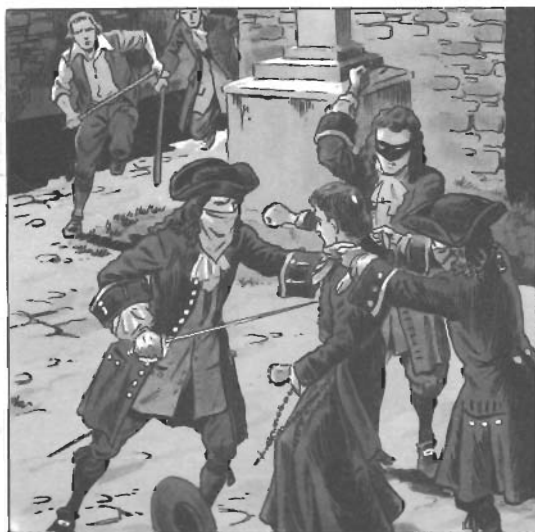
Les gens accourent, et la puissante parole du Père les tient bientôt sous le charme. Partout, succès semblable. Partout, des prodiges éclatent sous ses pas et sa réputation de sainteté grandit sans cesse. On se raconte de bouche à oreille l'histoire de ce champ stérile, devenu une bonne terre après qu'il y eut prié.



130 On cite aussi, en tremblant, cet homme frappé par la foudre dans sa maison, alors qu'il avait refusé, seul de tout le village, de venir à la mission.

Certains ont surpris le Père en conversation « avec une dame rayonnante de lumière ». La sainte Vierge en effet, cette « bonne Mère » qu'il aimait tant, lui apparaissait ou s'entretenait avec lui.

Telle chrétienne qui avait dissimulé trois fautes en confession se voit commander, comme pénitence, de laver un mouchoir blanc qui porte trois taches.



131 Surprise de ne pas réussir à faire partir les taches, elle comprend soudain, et revenant au confessionnal, accuse les trois péchés cachés. Les taches sur le mouchoir disparaissent ensuite facilement.

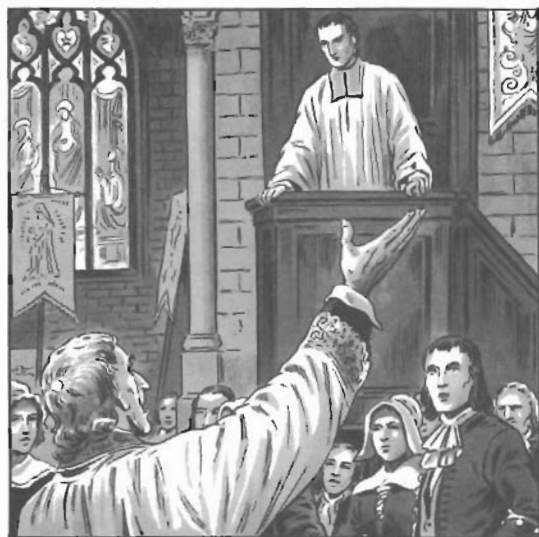
Voilà Montfort pris un jour à partie par quelques débauchés qui se sont jurés de le tuer. Ils l'attendent un soir à un carrefour et se jettent sur lui. Des personnes accourent heureusement, armées de bâtons, et le délivrent.



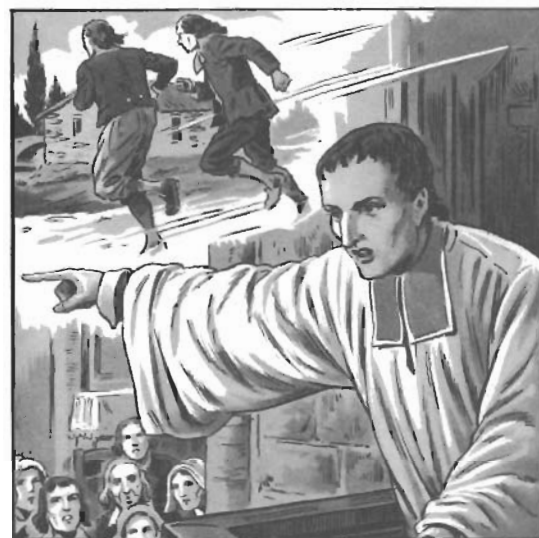
132 Mais comme elles veulent ensuite châtier les jeunes bandits :

« Mes chers enfants, supplie le saint, ne leur faites pas de mal, ils sont plus à plaindre que vous et moi. »

Les châtelains de La Chevrolière demandent au Père une mission. Mais ils sont en opposition avec le curé de la paroisse, ce qui crée au saint de grosses difficultés : là où règne la division, c'est souvent le diable qui mène le jeu. Montfort prêche donc un jour dans cette paroisse, lorsque le curé se met à le critiquer tout haut.



133 Il s'oublie jusqu'à dire aux assistants qu'ils perdent leur temps en venant aux exercices de la mission. Comme à Poitiers, le saint s'est mis à genoux. Puis il descend de la chaire, salue respectueusement Monsieur le Curé et fait chanter le Te Deum devant le Saint Sacrement, assurant à l'un de ses amis qu'il a de cette humiliation « une joie qu'il ne saurait exprimer ».



135 Montfort est de plus en plus connu et, naturellement, aimé et vénéré par les uns, critiqué et calomnié par les autres.

Une dame charitable de Nantes lui donne une petite maison, qu'il appelle aussitôt une « Providence ». Il l'habite avec ses Frères lorsqu'il est de passage dans la ville. Mais sa vie est de missionner sans cesse. Le voilà à Bouguenais. Il est en chaire, tenant comme d'habitude tout l'auditoire en haleine. Soudain, il s'arrête net, et, d'un tout autre ton, s'écrie :

« Deux hommes pour aller sauver mon âne qui se noie au bas du bourg ! »



134 Le Frère Pierre, un nouveau venu dans la petite troupe, tombe malade à Vertou, pendant la mission. C'est grave. On lui donne l'extrême-onction.

Après lui avoir demandé s'il a la foi, le bon Père lui dit :

« Pierre, voulez-vous m'obéir ?

— De tout cœur !

— Je vous commande de vous lever dans une heure et de venir nous servir à table. »

Quand les missionnaires, après la cérémonie, viennent déjeuner, ils trouvent debout, tout souriant, celui qui était mourant le matin



136 Plusieurs hommes se précipitent et parviennent, non sans peine, à remonter le baudet tombé à l'eau.

La foule, dans l'ébahissement de dons si particuliers faits par Dieu au saint missionnaire, n'en écoute que plus attentivement ses conseils. Beaucoup se convertissent et font une bonne confession. Tous le vénèrent comme un saint que Dieu aime et éclaire d'une manière vraiment visible, même sur des choses aussi secondaires que cette chute de l'âne dont Montfort, en chaire, avait eu soudain connaissance dans son esprit.



137 Montfort, nous l'avons vu, aime faire planter des croix en souvenir des missions et des grâces reçues à cette occasion. Depuis longtemps, il rêve d'un calvaire monumental, comme il en a vu un chez les ermites du Mont-Valérien, qui se verrait de très loin et attirerait les foules. Il a acheté à cette intention un grand christ très expressif.

A Pontchâteau, de grandes landes incultes semblent se prêter à la réalisation de son projet. C'est donc là qu'il le fera.



138 Il en parle avec tant d'éloquence que tous les habitants de la région s'enthousiasment. Comme au temps lointain des cathédrales, ils offrent leurs bras et leurs biens. Car le bon Père voit grand. Après avoir choisi la lande de la Madeleine, d'où l'on découvre un très vaste horizon, on commence les terrassements. Il s'agit en effet d'élever là une véritable colline, sur laquelle seront plantées les trois croix. Le statues de Notre-Dame, de saint Jean, de sainte Marie-Madeleine, compléteront le tableau. L'œuvre est de grande envergure ; on creuse même des douves pour protéger des bêtes la sainte colline.



139 Les ouvriers bénévoles arrivent, non seulement des alentours, mais de loin... et même de l'étranger. Des pèlerins en route vers quelque sanctuaire, s'arrêtent pour offrir une ou plusieurs journées de travail.

On devine quel courant de vaillance, d'entraide et de vraie charité provoque cette tâche commune à laquelle tous se donnent de si bon cœur. On compte jusqu'à cinq cents personnes travaillant le même jour. On fait sauter les rochers gênants. On équivarrise le châtaignier le plus beau qui doit fournir la croix de Jésus.



140 Tantôt travaillant sur le chantier, tantôt quêtant dans les fermes pour la nourriture des ouvriers, Montfort était tout à tous. Et voilà le jour de l'inauguration. Depuis la veille, les gens accourent de partout pour y assister. De dix lieues, on voit les trois croix dominant la colline. Quelle belle fête cela va être !

Eh bien non ! Le calvaire de Pontchâteau ne sera pas béni, car un ordre arrive de l'évêché qui l'interdit par suite d'une décision du Roi.



141 Que s'est-il passé? Toujours la même chose. Les envieux, les méchants — inspirés par Satan — sont allés raconter que cette colline artificielle pouvait en cas de débarquement ennemi, être transformée en une dangereuse forteresse ! Et le roi Louis XIV a signé l'ordre de raser le Calvaire.

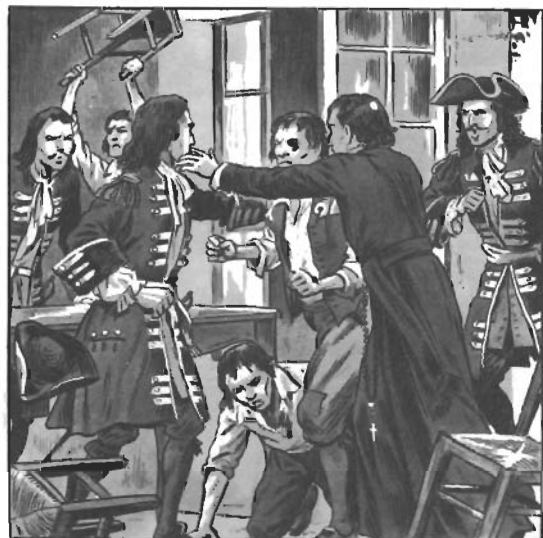
« Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire, il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint Nom soit béni ! » murmure le pauvre et saint Père Montfort.

Il fut démoli en effet par une compagnie de soldats, mais reconstruit dans la suite.



142 Les successeurs de saint Louis-Marie en sont maintenant les gardiens, et l'on ne compte plus les conversions qui s'y opèrent. On peut bien en attribuer la grâce à ces quelque vingt mille ouvriers bénévoles pour le Christ, qui travaillèrent sans avoir la joie de voir leur œuvre couronnée de succès, et plus encore au saint qui prenait avec le même sourire les marques d'affection comme les plus dures humiliations.

Jamais son cœur ne se ferma. Le voici se dépensant sans compter dans la grande inondation de Nantes, fin 1710.



143 On craint d'affronter la violence du courant et les malheureux sinistrés risquent de rester sans secours dans leurs maisons isolées par les eaux. Avec Montfort dans la barque, on se rassure. « Vous ne mourrez pas, dit-il hardiment aux bateliers, suivez-moi... » et le sauvetage se fait sans accident.

Trouvant un jour des ouvriers et des soldats qui se battent sauvagement à propos de jeu, il se jette entre eux, les sépare, et démolit d'un grand coup de pied la table de jeu. Les soldats lui en demandent le remboursement.



144 Evidemment le saint est sans argent. Ils l'arrêtent donc et prétendent le conduire en prison. Radieux, Montfort prend la tête et mène bon train, récitant tout haut le chapelet.

Un de ses amis, rencontrant le cortège, le fit aussitôt délivrer, à sa grande déception : « Mon contentement aurait été parfait si j'avais eu le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ », dit-il joyeusement.

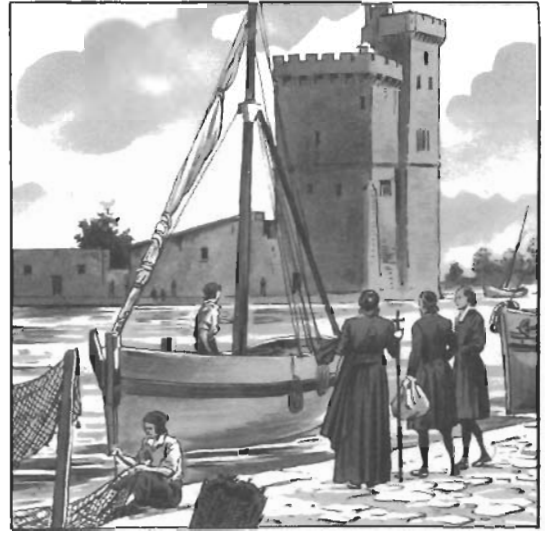
Invité à aller missionner dans le diocèse de La Rochelle, voilà notre saint à La Garnache. On l'attend à l'église, où il y a foule.



145 Comme il ne paraît pas, on envoie l'enfant de chœur le chercher. Et le petit revient bientôt tout éberlué, disant : « Je l'ai appelé, il n'a pas répondu. Il est à parler avec une belle dame blanche qui est en l'air. »

Dieu permettait à nouveau qu'on puisse constater en quelles relations d'intimité il était avec « sa bonne Mère » du ciel, qui le visitait souvent.

La mission fut magnifique : tous les vrais chrétiens s'y engagèrent à nourrir chacun un pauvre.



146 Village après village, toujours bâton en main, Louis-Marie et ses compagnons arrivent bientôt à La Rochelle. C'était un fief calviniste, et d'après la réputation du saint, on s'attendait à de brillantes discussions au cours desquelles serait réfutée la doctrine protestante.

Ce n'est pas la manière de Montfort. Il prêche le rosaire et encore le rosaire, encourageant les gens à prier davantage, car la prière vient plus facilement à bout de l'hérésie que toutes les savantes discussions.



147 Ne voulant pas laisser aux protestants le monopole du respect à l'égard de la Bible, l'idée lui vient d'organiser une procession où, sous le dais, à la place de l'ostensoir, un prêtre porterait respectueusement le Livre saint, que tous les fidèles pourraient ainsi vénérer.

Cette procession se déroula comme prévu et fit une forte impression sur tous ceux qui y participèrent ou la virent passer. Bien des hésitants revinrent ainsi à la foi catholique.



148 Des hérétiques, furieux des conversions qui se multiplient, décident de supprimer le saint prédicateur. Ils s'arrangent pour verser du poison dans un bouillon qu'il doit prendre. S'en étant aperçu aussitôt, Montfort put y remédier, mais cela le laissa malade et hâta certainement sa mort.

Il n'a pas encore quarante ans. Quelle vie remplie ! Il ne s'appartient jamais, tout donné qu'il est au Seigneur et à sa tâche apostolique. Mais aussi, quelle moisson d'âmes !



149 C'est encore à lui qu'on demande d'aller évangéliser l'île d'Yeu. Personne en effet ne veut y aller, car des pirates croisent sans cesse dans les parages.

Naturellement il accepte aussitôt. On le prévient que les hérétiques ont soudoyé l'équipage d'un bateau corsaire. Et tous les matelots du port, ayant eu vent de la chose, refusent d'abord de prendre la mer pour le conduire à l'île.

Enfin, il trouve un patron qui accepte. Voilà nos gens embarqués. Tous, marins et missionnaires, sont inquiets, hormis le saint.



150 A trois lieues en mer, on voit arriver à toutes voiles deux vaisseaux corsaires. « Nous sommes pris », s'écrient les occupants de la chaloupe, tandis que Montfort, qui chante sans arrêt, les encourage à faire comme lui. N'obtenant rien — ils ont trop peur pour pouvoir chanter — le Père commence la récitation du chapelet, tout en déclarant avec assurance : « Nous sommes hors de danger !

— Mais l'ennemi fond sur nous ! Nous sommes perdus...

— Ayez la foi, les vents vont changer. »



151 Ce qui arrive aussitôt. Incapables d'avancer davantage dans leur direction, les deux vaisseaux corsaires durent se résigner à s'éloigner de leur proie.

C'est de bon cœur, cette fois, que tous les compagnons de voyage du Père chantent avec lui le Magnificat.

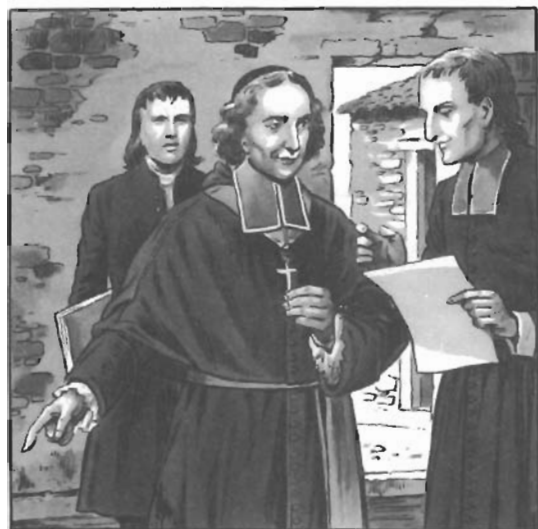
La mission de l'île d'Yeu réussit magnifiquement. Et la croix qu'on nomme encore « le Calvaire du Père de Montfort » en rappelle toujours le souvenir.



152 A La Rochelle, dans un ermitage que lui a donné une bonne dame, il écrit un livre admirable, le « Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge ».

Tout enfant, Louis-Marie rassemblait déjà autour de lui ses petits camarades pour les enseigner. Séminariste, puis missionnaire, il a toujours continué à s'occuper spécialement des enfants.

Dès qu'il est aidé par un ou deux Frères, il les forme à cet apostolat par l'instruction, si nécessaire à cette époque où les enfants des pauvres étaient souvent laissés dans l'ignorance.



153 Ce souci de l'instruction poursuivait bien des apôtres. Plusieurs Instituts se fondaient dans ce but, comme celui des Frères des Ecoles Chrétiennes. L'ami fidèle de Montfort, M. Blain, devenu chanoine de Rouen, se dévouait de son côté pour cette cause.

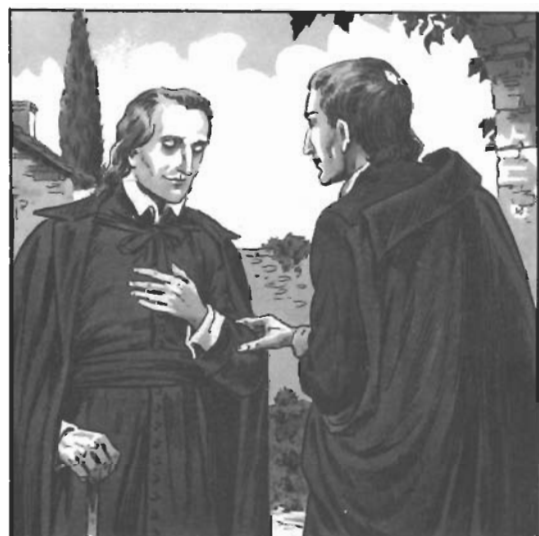
Louis-Marie créait donc, dans les villages où il le pouvait, des « petites écoles ».

A La Rochelle, l'évêque, heureux d'un projet de cet ordre, lui offre une maison pour le réaliser. Elle est bien délabrée, mais le saint a de la vaillance à en revendre. En huit jours, l'école est prête.



154 Trois Frères et un prêtre en sont chargés. Et les élèves affluent. Il appelle alors Sœur Marie-Louise à La Rochelle pour lui confier de même les petites filles à instruire.

Le saint Missionnaire a maintenant un petit groupe de Frères avec lui. Les Filles de la Sagesse vont se développer aussi. Mais il n'a pas encore rencontré des **prêtres** qui acceptent de se joindre à lui pour la Compagnie de Missionnaires dont il rêve depuis toujours. Il sent pourtant ses forces décliner; il sait que Dieu le rappellera bientôt.



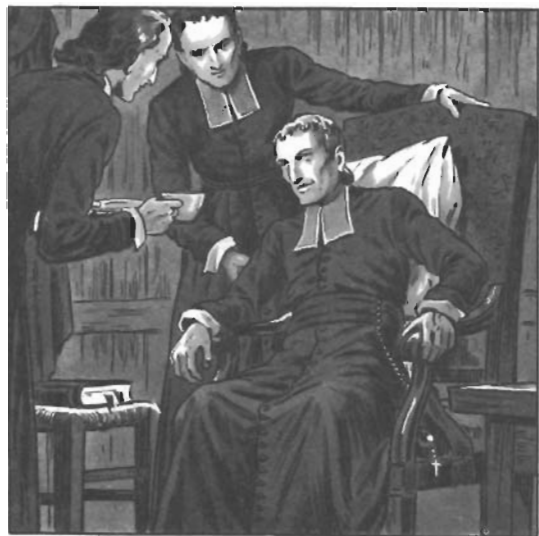
155 Voici René Mulot, un jeune prêtre d'une santé très déficiente, à moitié paralysé, qui vit retiré chez son frère, curé de Saint-Pompain. Il est chargé par celui-ci d'inviter le Missionnaire à prêcher.

Le fixant dans les yeux, Montfort lui dit à brûle-pourpoint : « Suivez-moi ! » Le malheureux se récrie : comment pourrait-il mener pareille vie, avec sa pauvre santé ? Mais le saint tient bon... et René Mulot obéit. Il deviendra, après la mort du Fondateur, le premier Supérieur Général de ses Familles religieuses.



156 Le Saint prêche maintenant ses dernières missions dans cette région que l'on appellera plus tard la Vendée Militaire, en raison des combats qui s'y déroulèrent aux jours sombres de la Révolution. Cette foi ardente, tenace, grâce à laquelle nombre de Vendéens préférèrent la mort à l'apostasie, semble bien un héritage direct du travail apostolique du grand Saint.

Le voilà arrivé à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Et c'est là que le Bon Dieu lui a donné rendez-vous. C'est le temps de la Passion. Louis-Marie se retire dans une grotte.



157 Il y fait durement pénitence. Et la mission se déroule, féconde comme toujours. On annonce soudain la visite de l'évêque. Montfort se multiplie pour lui préparer une belle réception. Mais il est épuisé. Il ne peut même pas aller à table. C'est le 22 avril.

Le voilà cependant en chaire, miné par la fièvre ; on craint de le voir tomber. Mais non, il ira jusqu'au bout. Il parle de la douceur de Jésus avec des accents qui bouleversent l'immense auditoire.

Mais c'est bien son dernier sermon. Il s'alite aussitôt après, tandis que ses compagnons continuent la mission.



159 « Allons, mes chers amis,
Allons en paradis !
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux ! »

Cantique qu'il a composé et si souvent fait chanter. L'heure est venue pour lui de le réaliser.

Serrant dans sa main gauche une petite statue de la sainte Vierge qu'il portait toujours sur lui, il baise tour à tour crucifix et statue. C'est ainsi qu'il meurt, en pleine mission, le 28 avril. Il avait quarante-trois ans. Le lendemain, 29, on l'enterrait dans la chapelle de la Sainte Vierge de l'église paroissiale. Plus de dix mille personnes pleuraient.



158 Il se confesse, demande les derniers sacrements, dicte son testament au Père Mulet. Ce sont de pauvres choses qu'il lègue (car, bien sûr, il n'a pas d'argent) : des livres, du matériel de mission, des petits meubles qu'il donne soit à ses Frères, soit aux prêtres qui l'ont aidé, soit aux paroisses qu'il a évangélisées.

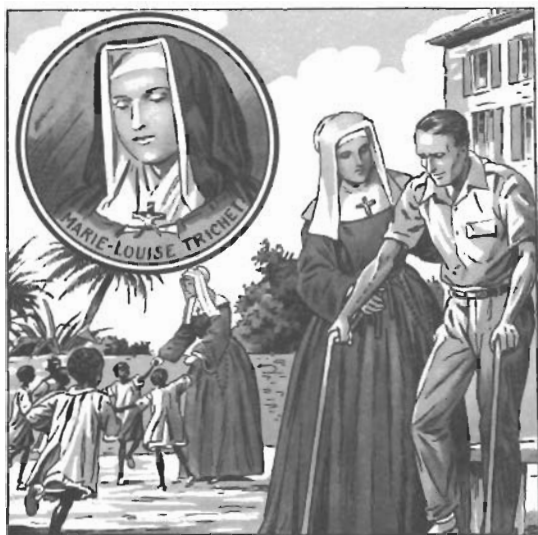
Les gens, désolés, se succèdent dans la petite chambre, implorant une dernière bénédiction. Louis-Marie, levant le crucifix qu'il ne quitte pas, trace sur eux le signe de la croix. Sa voix monte soudain dans le silence. Il chante :



160 Pendant sa vie déjà, Dieu avait manifesté par des prodiges la sainteté de son humble serviteur. Maintenant qu'il est mort, sa renommée va sans cesse grandir. Les miracles se multiplieront.

L'évêque de Poitiers lui-même, qui pourtant avait été bien sévère envers le saint, l'invoqua et obtint la guérison de deux malades.

Les Filles de la Sagesse devinrent vite une grande communauté. Après la tempête de la Révolution, qui vit plusieurs d'entre elles monter à l'échafaud en chantant un cantique de Montfort, elles se répandirent un peu partout en France.



161 Les malades et l'éducation des enfants, telles sont toujours les deux grandes activités de ces religieuses.

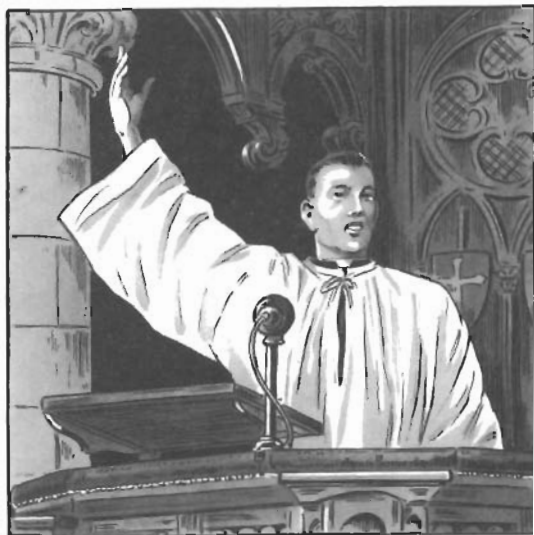
Si les Pères et les Frères de la Compagnie de Marie ont mis plus longtemps à se recruter et à s'organiser, ils forment maintenant des Instituts florissants qui prolongent, en France et à l'étranger, la mission apostolique confiée à Louis-Marie par le Pape Clément XI.

Les Frères de Saint-Gabriel, qui vénèrent saint Louis-Marie comme leur père aimé, s'appliquent avec grand succès à imiter son zèle pour la formation chrétienne de la jeunesse, sous tous les cieux.



163 Surtout, on y trouve — comme dans toutes les œuvres du Père de Montfort — ce parfum d'un amour extraordinaire pour la sainte Vierge, un amour basé sur la compréhension de son vrai rôle à notre égard : Mère et Médiatrice, un amour qui entraîne une confiance sans mesure. Il attendait d'Elle vraiment tout pour sa montée vers Dieu — et même pour sa vie matérielle — et jamais, bien sûr, il ne fut déçu.

Saint depuis sa jeunesse, pourrait-on dire, Louis-Marie de Montfort pouvait être mis sans retard sur les autels et invoqué publiquement.



162 Prédications, soins des malades, éducation de la jeunesse, tous ceux qui se réclament du saint continuent à réaliser les grands projets qu'il avait conçus.

Dans toutes nos paroisses, nous chantons encore nombre de cantiques qu'il a composés. Si les paroles ont quelquefois besoin d'être adaptées à notre langage d'aujourd'hui, les idées qu'ils expriment sont toujours valables : amour de Jésus et de sa croix — esprit de renoncement à tout mal — et tout le message de l'Evangile.



164 Ce n'est pourtant qu'en 1888 qu'il fut béatifié et le 20 juillet 1947 qu'il fut inscrit officiellement au catalogue des saints par le Pape Pie XII.

Sans doute fallait-il que cette canonisation eût lieu à notre époque, et fût faite par le pape de la Consécration au Cœur Immaculé de Marie.

Nous nous trouvons ainsi entraînés par l'exemple de ce grand saint à demander avec plus d'ardeur à la sainte Vierge qu'Elle obtienne, par le retour des âmes à son Fils, la Paix au monde.